



2 / 69

Une fenêtre ouverte sur le monde

# Le Courrier

Février 1969 (XXII<sup>e</sup> année) - France : 1,20 F - Belgique : 17 F - Suisse : 1,20 F

CULTURES  
DE  
L'ASIE CENTRALE  
ET DE  
L'HIMALAYA





TRÉSORS  
DE L'ART  
MONDIAL

31

*Le bel adolescent d'Etrurie*

De merveilleux sculpteurs, voilà ce qu'à coup sûr nous savons des Etrusques dont la civilisation s'épanouit dès le IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère sur la côte occidentale de l'Italie centrale. Leur origine reste incertaine, leur langue garde encore ses secrets, mais leurs bronzes, leurs ivoires, leurs terres cuites nous révèlent une culture qu'absorba finalement le monde romain. Ici, un bronze coulé (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), portrait d'adolescent où l'influence grecque est nettement marquée.

Musée de la Villa Giulia, Rome Photo © Unesco - Edition Rencontre

28 JANV 1969

**PUBLIÉ  
EN 12 ÉDITIONS**

- |                  |                  |
|------------------|------------------|
| <b>Française</b> | <b>Japonaise</b> |
| <b>Anglaise</b>  | <b>Italienne</b> |
| <b>Espagnole</b> | <b>U. S. A.</b>  |
| <b>Russe</b>     | <b>Hindie</b>    |
| <b>Allemande</b> | <b>Tamoule</b>   |
| <b>Arabe</b>     | <b>Hébraïque</b> |

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

Ventes et distributions :  
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>

Belgique: Jean de Lannoy,  
112, rue du Trône, Bruxelles 5

**ABONNEMENT ANNUEL** : 12 francs français; 170 fr. belges; 12 fr. suisses; 20/-stg. **POUR 2 ANS**: 22 fr. français; 300 fr. belges; 22 fr. suisses (en Suisse, seulement pour les éditions en français, en anglais et en espagnol); 36/-stg. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, place de Fontenoy, Paris.

★

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduit du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

★

**Bureau de la Rédaction** :  
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>, France.

**Directeur-Rédacteur en chef** :  
Sandy Koffler

**Rédacteur en Chef adjoint** :  
René Caloz

**Adjoint au Rédacteur en Chef** :  
Lucio Attinelli

**Secrétaires généraux de la rédaction** :  
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)  
Édition anglaise: Ronald Fenton (Paris)  
Édition espagnole: Arturo Despouey (Paris)  
Édition russe: Georgi Stetsenko (Paris)  
Édition allemande: Hans Rieben (Berne)  
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)  
Édition japonaise: Takao Uchida (Tokyo)  
Édition italienne: Maria Remiddi (Rome)  
Édition hindie: Annapuzha Chandrahasan (Delhi)  
Édition tamoule: T.P. Meenakshi Sundaran (Madras)  
Édition hébraïque: Alexander Peli (Jérusalem)

**Illustration et documentation**: Olga Rödel

**Maquettes** : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef

Pages

- |    |  |
|----|--|
| 4  | <b>LA GRANDE CIVILISATION DES KOUCHANS</b><br><i>par Bobojan Gafourov</i>                        |
| 8  | <b>UNE GALERIE DE PORTRAITS<br/>VIEILLE DE 2000 ANS</b><br>Chefs-d'œuvre des sculpteurs kouchans |
| 13 | <b>MONNAIES DE LA DYNASTIE KOUCHAN</b>   |
| 14 | <b>L'ART DE L'HIMALAYA</b><br><i>par Madanjeet Singh</i>   |
| 17 | <b>EXPRESSIONS DE LA VIE MYSTIQUE</b>  |
| 19 | <b>PAGES EN COULEURS</b>   |
| 27 | <b>LES MILLE FACETTES DU BALLET PHILIPPIN</b>  |
| 28 | <b>LA DANSE DU CHATIMENT</b>   |
| 30 | <b>QUAND LA TERRE A TREMBLÉ<br/>AU KHORASSAN</b><br><i>par Rex Keating</i>                       |
| 37 | <b>LATITUDES ET LONGITUDES</b>   |
| 38 | <b>NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT</b>  |
| 2  | <b>TRÉSORS DE L'ART MONDIAL</b><br>Le bel adolescent d'Étrurie (Italie)                          |



**Notre couverture**

Les récentes découvertes archéologiques ont jeté une nouvelle lumière sur l'une des grandes civilisations de l'Antiquité, aussi importante que celle de l'empire romain, de la Chine ou du royaume des Parthes. Notre photo montre le portrait sculpté d'un prince Kouchan, découvert il y a un an dans l'Uzbékistan. Pour l'histoire des Kouchans, voir page 4.

Photo Lev Mirochnikov - Unesco

UNESCO MC 69-1-242 F



# LA GRANDE CIVILISATION DES KOUCHANS

**A l'égal de la Chine, de l'empire romain et du royaume des Parthes, une grande civilisation de l'Asie au début de notre ère livre ses vestiges jusqu'ici inconnus**

*par Bobojan Gafourov*

Il y a deux mille ans, l'Asie centrale (l'Inde septentrionale, le Pakistan occidental, l'Afghanistan et l'est de l'Iran) ne formait qu'un seul immense Etat qui s'étendait des rives de la mer d'Aral à l'océan Indien. La puissance de cet empire était à l'égal des autres grands empires du temps — l'empire romain, le royaume des Parthes, l'empire chinois — et constituait l'un des plus solides maillons du système politique de l'ancien monde.

L'empire des Kouchans fut le théâtre d'un certain nombre d'événements décisifs dans l'histoire de la civilisation de l'Asie. Il ne demeure pas seulement un symbole de l'unité politique de nombreux peuples et de nombreuses ethnies d'Orient, mais il représente aussi une nouvelle étape dans le développement culturel de l'Asie et du monde.

La grande période de l'art Gandhara coïncide avec le règne de la dynastie Kouchan. De l'Inde, le bouddhisme se répandit rapidement à travers l'empire kouchan, d'où il commença à pénétrer en Chine et à s'y implanter. Les artistes kouchans enrichirent la sculpture bouddhique en donnant à Bouddha la forme humaine, innovation qui fut la plus importante de l'époque. Non seulement les princes Kouchans

---

**BOBOJAN GAFUROV**, de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., est directeur de l'Institut d'Etudes Orientales de l'Académie. Il est président du comité soviétique collaborant aux « Etudes de la civilisation des peuples de l'Asie centrale », menées par l'Unesco, et auxquelles participent également l'Afghanistan, l'Inde, l'Iran et le Pakistan. Spécialiste de la civilisation des Kouchans, l'académicien Gafourov est de nationalité tadjik et député au Soviet suprême de l'U.R.S.S.



Les découvertes archéologiques de ces dernières années ont apporté en grand nombre des témoignages nouveaux sur la richesse et la diversité de la création artistique dans l'empire kouchan, de la mer d'Aral à l'océan Indien, il y a près de 2000 ans. Ce portrait de soldat, à gauche, est un des nombreux chefs-d'œuvre des sculpteurs du I<sup>er</sup> siècle de notre ère en Bactriane, au nord des hautes montagnes de l'Hindou-Kouch. A droite, un détail d'une fresque découverte à Pendjikent, près de Samarcande (Ouzbékistan). Cette peinture est tout imprégnée du style caractéristique qui s'était développé dans cette région, la Sogdiane, à la fin de l'empire kouchan.

exerçaient un véritable mécénat dans leurs territoires, et permettaient que fussent achevés de grands travaux intellectuels et artistiques, mais ils étaient de plus en contact étroit avec les grands centres culturels du monde antique, et contrôlaient les grandes voies de communication continentales entre la Chine et Rome.

Au début de l'ère chrétienne, le puissant empire kouchan touchait à la Chine, à l'est, et au royaume des Parthes, à l'ouest, reliant en un tout les grands centres de l'ancien monde auparavant séparés. Pour plusieurs siècles, tous les pays du monde antique, des îles Britanniques aux rives de l'océan Pacifique, furent régis par Rome, par les Parthes, la Chine, ou les Kouchans, et ces quatre grands empires étaient eux-mêmes reliés par un système complexe de liens et d'échanges étroits.

La première voie transcontinentale connue, voie commerciale et diplomatique à la fois, est la Route de la Soie ; elle s'étendait de la Chine à la Méditerranée, traversant les colonies des Parthes et des Kouchans. Plus de mille ans avant Vasco de Gama, les navires faisaient voile régulièrement sur l'océan Indien et la mer Rouge entre l'Égypte, conquise par Rome, et les ports de l'Inde qui desservaient alors l'empire kouchan.

A la même époque, une importante voie de terre par les steppes fut sans doute ouverte entre l'Asie centrale et l'Europe de l'est et les anciennes cités de la côte septentrionale de la mer Noire. On a trouvé à Kiev, en Éthiopie, en Scandinavie comme dans les cités de l'ancien empire



Photos © APN

## Un prodigieux levain

romain des pièces de monnaie du Kouchan, tandis que des monnaies d'Auguste et de Tibère ont été découvertes dans l'ouest et le sud de l'Inde.

Les monnaies de la région de Kama (située au sud-ouest de l'Oural, en Russie méridionale) et un vase d'argent de Khwarezm (dans l'est de l'Oural) prouvent assez les liens existant avec les voisins méridionaux. Des plats travaillés par des artisans de la ville qui s'élevait jadis à l'emplacement de Dushanbe, capitale de la République soviétique du Tadjikistan, Des gravures sur os indiennes, de la période Kouchan, ont été découvertes à Pompéi, et des verreries romaines ont été ensevelies dans le palais des gouverneurs kouchans, à Begram, au nord de Kaboul.

Dans l'Empire romain, le culte asiatique de Mithra avait gagné jusqu'à la Grande-Bretagne, les épices orientales et la soie étaient à la mode à Rome, et l'on a souvent trouvé des objets romains en Asie occidentale, au Caucase, dans l'Hindoustan, en Asie centrale et en Indochine. Les ambassadeurs kouchans assistèrent à Rome aux fêtes que donna Trajan après sa victoire sur les Daces, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère.

La période Kouchan n'apparaît donc pas simplement comme une suite d'anciennes relations établies entre l'Orient et l'Occident, mais bien comme une nouvelle étape du développement d'un processus historique et culturel décisif.

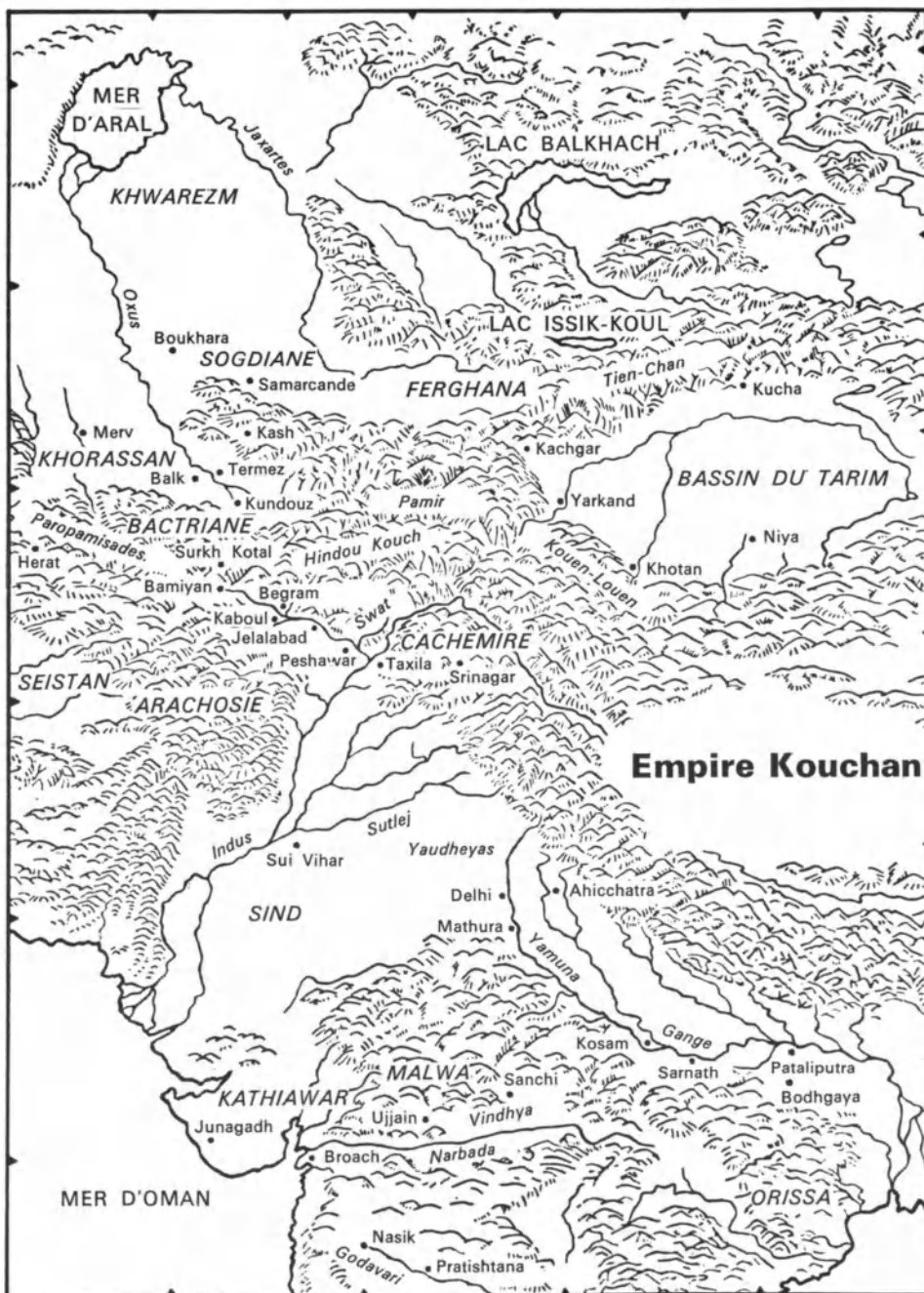
Il y a un peu plus d'un siècle que les savants ont commencé leurs premières recherches sur l'époque kouchan. Les origines et la naissance de la civilisation kouchan gardent encore beaucoup de leur mystère en dépit des anciennes chroniques que nous ont laissés les Grecs, les Romains et les Chinois de l'Antiquité. Mais le voile se lève peu à peu sur les secrets du passé, grâce au patient effort de nombreux savants et d'érudits de divers pays, et aux récentes découvertes archéologiques.

Il est intéressant de noter, en ce point, que l'un des thèmes d'un projet de l'Unesco « Etudes des civilisations des peuples de l'Asie centrale », est consacré à l'histoire des Kouchans. L'année dernière, l'Unesco a organisé une conférence internationale à Dushanbe sur l'histoire, l'archéologie et la culture de l'Asie centrale pendant la période Kouchan, qui, suivie par des érudits de nombreux pays, a donné un nouvel élan à l'étude de cet aspect important de l'histoire mondiale.

L'histoire des Kouchans couvre une période de quelque cinq siècles, entre la chute du royaume grec de Bactriane au 2<sup>e</sup> ou au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, et l'apparition de l'empire des Ephthalites, ou Huns blancs, à la fin

Ci-contre, les régions qui composaient l'essentiel de l'empire kouchan s'étendaient sur les vastes espaces de l'Asie marqués par un rectangle. Ces régions se retrouvent avec plus de détails dans la carte ci-dessous, tirée de la grande étude sur la civilisation kouchan, "Dynastic Art of the Kushans", par John M. Rosenfield, publiée il y a deux ans aux Etats-Unis.

Les frontières indiquées sur cette carte n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.



## culturel : la tolérance

du 4<sup>e</sup> ou au début du 5<sup>e</sup> siècle de notre ère (1).

mières recherches sur l'époque Kou-

On ne sait pas grand-chose des premières années de l'Etat kouchan. On convient généralement aujourd'hui qu'il a été créé par une nation d'anciens nomades dont les princes ont donné eux-mêmes le nom dynastique de Kouchans (Kuei Shuang, selon les chroniques chinoises). Qui étaient donc ces nomades, de ceci on n'est pas encore parfaitement sûr, mais il semble bien qu'il s'agisse de tribus des régions septentrionales de l'Asie centrale qui ont formé une confédération avec d'autres tribus nommées Yueh-Chih, Wu-Sun, et les Sakas, peuplade scythe originaire de l'Asie centrale.

Entre le 2<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, ces tribus se rassemblèrent pour détruire le royaume grec de Bactriane. Dans la lutte, les Kouchans prirent probablement la tête de toutes les nations — tribus de la confédération, puisqu'ils donnèrent leur nom au nouvel Etat fondé en Bactriane.

Le premier gouverneur dont le nom est mentionné dans l'histoire est Kujula Kadphiz (il y a beaucoup de transcriptions des noms kouchans), qui se proclamait « Roi des Rois » et fut le premier à entreprendre la première grande unification politique kouchan, unissant la Bactriane à la Sogdiane (dont la capitale était Samarcande), et étendant son influence sur la vallée de Kaboul et le Cachemire, vers le sud.

Son successeur, Vima Kadphiz, continua à étendre le royaume vers le sud et le sud-est, et l'influence culturelle des Kouchans atteignit même Bénarès. Dans le nord, l'ancien royaume de Kangha (qui devint plus tard Khwarezm) fut rattaché à l'empire.

Mais ce fut sous Kanishka que l'influence culturelle du Kouchan eut son plus vif rayonnement. Bien que le nom de Kanishka ne soit guère mentionné dans les relations destinées au grand public, il n'est pas douteux qu'il fut l'un des plus grands souverains qui ait jamais tenu le sceptre dans l'Antiquité.

Kanishka devait laisser le souvenir de l'un des grands protecteurs de l'art et de la religion, qui fit de Gandhara une terre sainte du bouddhisme, au plein sens du terme (bien que la

(1) La chronologie kouchan, depuis des générations, met les érudits au supplice, et bien peu d'événements peuvent être datés avec assurance et précision. Même le règne de l'empereur Kanishka, qui est la personnalité la mieux connue de toute l'histoire kouchan, fait l'objet de sérieuses controverses ; selon les écoles, le commencement du règne est fixé à 78 après J.-C. ; 110-115 après J.-C. ; 128 après J.-C. et 144 après J.-C. (note de la rédaction).



Photo © Dominique Darbois, Paris

Cette statue sans tête représente probablement Kanishka, le grand roi des Kouchans. Elle a été trouvée à Surkh Kotal (nord-est de l'Afghanistan), dans les ruines de l'acropole de Kanishka édifée vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. Elle présente d'étroites analogies avec la sculpture sans tête, conservée au musée archéologique de Mathura (Afghanistan), et qui porte une inscription qui l'identifie clairement. De nombreuses campagnes de fouilles ont été effectuées à Surkh Kotal par des missions archéologiques françaises sous la direction du prof. Daniel Schlumberger. Elles ont permis de dégager, entre autres témoignages précieux, une grande inscription sur pierre (détail ci-dessous) qui constitue l'une des plus importantes découvertes de ces vingt dernières années dans le domaine de l'histoire et de la philologie de cette région de l'Asie. Il s'agit d'un texte de 25 lignes écrit en caractères grecs. Bien que son contenu n'ait pas encore pu être élucidé en totalité, il apporte des indications nouvelles sur la construction de l'acropole de Surkh Kotal par Kanishka.

Photo © Dominique Darbois, tirée de « L'Afghanistan et son art », par Jeannine Auboyer, Ed. Cercle d'Art, Paris 1968, et ARTIA, Prague





Toutes ces sculptures, œuvres d'art kouchan, ont été dernièrement découvertes dans le sud de la République soviétique d'Ouzbékistan, à l'exception de celle que représente la photo 10. Celle-ci, exhumée près de Begram (Afghanistan) représente peut-être une déesse de l'eau. Œuvre particulièrement représentative de l'école de Gandhara (voir aussi photos page 10), cet ivoire sculpté est aujourd'hui au Musée de Kaboul. La plupart des sculptures que nous montrons dans ces pages sont des terres cuites peintes. Elles ont été trouvées dans la grande salle du palais kouchan de Kalchayan, mis au jour il y a quelques années lors d'une expédition dirigée par une archéologue soviétique, le professeur Galina Pugachenkova. Etudes de caractères par excellence, ces sculptures révèlent divers types d'habitants d'une région de l'empire kouchan. Cette galerie de portraits, vieille de 2 000 ans, donne à voir un prince kouchan (3), un guerrier et un archer (4 et 8), un bouffon (5) et un satyre (12). La tête de femme (9) a été découverte à Dalversin-tepe, autre ville kouchan du sud de l'Ouzbékistan où des fouilles ont été faites par la même expédition. La découverte de ces deux sites a jeté une nouvelle lumière sur la culture kouchan, et particulièrement sur l'art de la statuaire monumentale dans cette région qui appartenait alors à la Bactriane septentrionale.

# Une galerie de portraits vieille de 2000 ans

Photos © APN







6



7



8



9



10

Photo © Dominique Darbois, Paris



11



12



Chef-d'œuvre de l'art gandhara qui s'épanouit sous l'empire kouchan aux premiers siècles de notre ère et qui assimila les influences grecque, romaine, perse, cette sculpture (à gauche) fait irrésistiblement penser aux effigies des saints qui ornent les cathédrales du Moyen Age en Europe. C'est un détail de « L'offrande d'un pèlerin à Bouddha » (ci-dessous), haut-relief de pierre conservé au musée de Peshawar (Pakistan).



Photos © Roland Michaud - Rapho

## Kanishka, un grand nom de l'histoire

tolérance religieuse, comme nous allons le voir fut la caractéristique fondamentale de la civilisation kouchan). Kanishka réunit le Quatrième concile bouddhiste, et l'on pense, en général, que la doctrine métaphysique du Grand Véhicule se dégagait sous son règne et sa direction.

La chute de la domination grecque n'entraîna en rien le déclin de l'importance culturelle et politique de la Bactriane et des régions environnantes. En Bactriane et en Inde, les dynasties grecques étaient déjà isolées de la civilisation méditerranéenne aux premiers et deuxième siècles avant notre ère, et s'étaient décomposées en factions hostiles. Si étrange que cela paraisse, les anciennes traditions culturelles locales ne reçurent un élan nouveau que lorsque les rois kouchans remplacèrent les gouverneurs grecs.

L'influence mutuelle de la culture grecque et de la culture locale de Bactriane remonte à la période Achéménide, au quatrième siècle avant notre ère, quand les premiers colons helléniques apparurent dans cette région et y fondèrent leurs établissements. La Bactriane a également joué un rôle important dans le plan d'unification des Hellènes et des peuples de l'Orient qu'avait conçu Alexandre le Grand. Le fait que les Kouchans adoptèrent l'écriture grecque pour transcrire l'ancienne langue de la Bactriane est également un fait d'une haute signification culturelle. Ainsi intervinrent trois facteurs historiques et culturels distincts, l'un local et particulier à la Bactriane, l'autre hellénique, l'autre caractéristique du nomadisme, qui se combinèrent aux traditions des populations voisines de l'Asie centrale — Afghanistan, Pakistan, Inde et Iran — et formèrent cette synthèse complexe et originale, ethnique, culturelle, sociale et politique à la fois, que fut la civilisation kouchan.

L'ASIE Centrale était donc amenée à jouer un rôle extraordinaire dans l'expansion des cultures grecque, romaine et indienne en Extrême-Orient. Les relations écrites et les vestiges archéologiques indiquent que toute la partie orientale de la Grande Route de la Soie était entièrement contrôlée par les habitants de la Sogdiane au quatrième siècle de notre ère. Pour commercer avec d'autres populations, les gens de Sogdiane avaient implanté leurs colonies et leurs établissements au cœur de l'Asie. Les soies de Sogdiane qui faisaient concurrence à celles de Chine et d'Extrême-Orient parvinrent plus tard jusqu'à Byzance et en Europe Occidentale. Preuve en est donnée par de récentes découvertes, dans le trésor de certaines églises européennes de soies portant

de vieilles inscriptions de Sogdiane.

Cette union des peuples d'Asie centrale (les actuels territoires de l'Afghanistan, du Pakistan, de l'Inde et de l'Est de l'Iran) groupés dans le cadre d'un seul Etat et mieux protégés contre les invasions étrangères, permit un commerce florissant et conduisit à une grande prospérité dans cette partie du monde.

En outre, un fait hautement significatif distingue la période kouchan : c'est la coexistence prolongée et fructueuse des traditions des différents peuples qui habitaient l'empire, comme de leurs systèmes religieux et de leurs croyances.

Le panthéon kouchan atteste cette tolérance religieuse et cette coexistence des diverses traditions culturelles. Les monnaies frappées au deuxième siècle de notre ère sous le règne de Kanishka portent les noms et l'effigie des divinités du panthéon indien, perse et grec : Mithra, qui lutte pour la vérité ; Ordokhsh, la déesse de la fertilité ; Veretragna, dieu tout-puissant de la guerre ; Shiva, dieu indien, Bouddha, Helios, Séléné et même Serapis dont le culte était répandu dans l'Egypte hellénistique.

Le caractère syncrétique du panthéon kouchan reflète la diversité ethnique et culturelle de la population de ce vaste empire, de même que les nombreuses traditions et normes qui se sont développées à la faveur d'étroites relations et ont donné un fond commun aux éléments hétérogènes du royaume.

Cette tolérance, au sens le plus large du terme, a constitué un facteur déterminant pour l'épanouissement de la culture ; elle est parvenue à préserver les traits caractéristiques des traditions et des modes de vie locaux, et a permis en même temps d'instaurer de nouvelles valeurs culturelles dans la nation tout entière.

Nous avons vu que l'empire Kouchan avait favorisé l'expansion du bouddhisme en Asie. Cependant, ce phénomène n'entraîna en rien la disparition des religions et des traditions locales. C'était là un processus complexe et fructueux d'influence mutuelle et de ralliement à des idées nouvelles.

L'histoire du bouddhisme en Asie centrale nous offre à cet égard d'intéressantes perspectives, en dépit du fait que le bouddhisme n'a jamais été dans cette région la religion dominante. Les adeptes du bouddhisme en Bactriane ont non seulement appris à lire les textes bouddhiques et à les traduire en sanscrit, mais encore à établir des commentaires et des explications approfondies des textes.

La même remarque peut être faite au sujet de l'architecture religieuse. Le dessin et la structure des temples bouddhistes en Bactriane (et plus tard,

en Asie centrale en général) ne sont pas d'un type qui correspond aux sanctuaires bouddhistes de la période pré-kouchan et au début de la période kouchan en Inde, mais plutôt à l'architecture religieuse d'Asie centrale et d'Asie Mineure, avec l'enceinte du sanctuaire surmonté d'étroits couloirs circulaires.

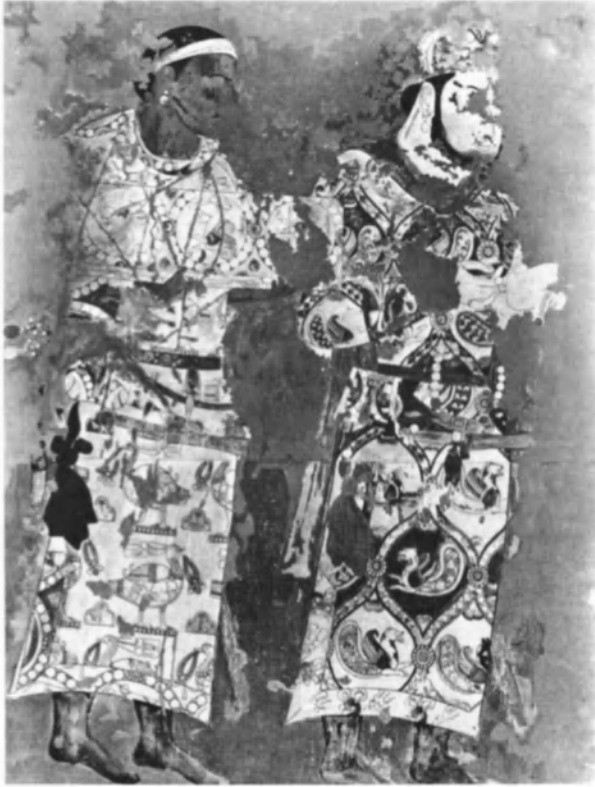
L'Asie centrale devint le centre d'où rayonna la culture bouddhiste à travers l'Asie tout entière, vers la Chine, le Japon et la Corée. Certains manuscrits chinois contiennent les noms d'une bonne dizaine de moines bouddhistes de Bactriane, de Sogdiane et du royaume parthe, qui écrivaient des textes religieux et les traduisaient en chinois. Et certains spécialistes ont pu avancer à bon droit que la Chine n'aurait pas connu le bouddhisme entre le deuxième et le quatrième siècle de notre ère si ce n'avait été par l'intermédiaire des moines d'Asie centrale.

L'Asie centrale est donc devenue le lien par excellence entre le Proche et l'Extrême-Orient. Non pas certes un lien passif ne servant qu'à véhiculer la culture d'un peuple à un autre : il nécessitait une maîtrise absolue de valeurs culturelles différentes, fondues dans le creuset d'une synthèse à la fois neuve et vaste.

C'EST pendant la période kouchan que les peuples d'Orient prirent pour la première fois conscience de l'importance formidable des relations entre populations aussi bien qu'entre Etats, et créèrent des valeurs culturelles communes qui cimentèrent entre eux, tous les peuples de cette immense région. Et ce qui n'est pas moins important, c'est qu'au cours de ce processus d'assimilation, les traditions et les caractéristiques locales de chaque élément constitutif d'une culture commune préservèrent leur originalité.

Les traits communs à tous les peuples de l'empire kouchan sont devenus nettement apparents au cours des dernières années, dans le domaine de l'art, où l'on peut facilement identifier néanmoins le caractère spécifique des courants artistiques locaux et des écoles régionales.

Pendant plusieurs décennies, les érudits ont débattu de l'origine et de la nature de l'art kouchan. Des spécimens de l'art kouchan découverts à Gandhara (Pakistan occidental) ont été étudiés dans la perspective de leur parenté avec les traditions romaines de l'antiquité ou de l'art bouddhique. Or, on a trouvé au Pakistan (Taxila et Butkara), en Afghanistan (Begram Hadda, et plus récemment à Surkh Kotal) et en Asie centrale (à Airtam et tout dernièrement dans le Kalchayan et le Dalverzin-Tepe), des œuvres de



Les influences de la civilisation des Kouchans se sont exercées en Asie centrale bien après la fin de l'empire. Ces copies de deux détails d'une fresque monumentale (7-8<sup>e</sup> siècles) découverte en 1965 près de Samarcande (Ouzbékistan) par l'expédition archéologique soviétique dirigée par le prof. V. Chichkine, montrent deux porteurs de présents aux tuniques richement ornées (ci-dessus) et un cavalier (ci-dessous).



Photos © S. Davidov - APN

Kouchan appartenant à l'école indienne de Mathura. Aussi, a-t-on révisé de fond en comble les idées que l'on s'était faites de l'origine et de la nature de ce phénomène à facettes qu'est l'art de Kouchan.

Il est aujourd'hui possible d'affirmer que plusieurs écoles artistiques distinctes et divers courants particuliers d'expression ont existé pendant la période Kouchan et qu'ils demeurèrent artistiquement indépendants les uns des autres bien qu'ils aient souvent communiqué. Dans l'art kouchan, l'art de Bactriane a une place particulière, et de curieux spécimens en ont été dernièrement découverts dans le nord de l'Afghanistan et en Asie centrale. C'est en Bactriane que s'est d'abord dégagé l'art kouchan, plus tard développé dans d'autres écoles.

L'art des Kouchans a survécu de longtemps à l'écroulement de l'empire; nombre de peintres et de maîtres, aux débuts de l'époque médiévale dans les pays d'Asie centrale, d'Hindoustan et d'Extrême-Orient, y ont cherché une source d'inspiration.

Son influence est parfaitement nette sur la sculpture des Guptas, en Inde, sur les fresques, et les reliefs de la Sogdiane (Pjanjikent, Varakhsha) et du Turkestan oriental.

Pendant des siècles, les attaches historiques et culturelles qui se développèrent à la période kouchan restèrent sensibles sur une aire géographique immense, et la contribution de l'art kouchan à l'art médiéval de l'Afghanistan, de l'Iran et de l'Asie centrale s'est révélée particulièrement importante. A présent, les spécialistes relèvent des influences kouchan dans les philosophies et la pensée religieuses ultérieurement développées en Inde, aussi bien que dans la culture des peuples de l'Inde septentrionale, du Pakistan occidental, de l'Afghanistan et de l'Asie centrale. Il est parfaitement évident que les formes de la culture kouchan constituent une part fondamentale de l'héritage historique et culturel de leurs descendants d'aujourd'hui.

C'est à cause de leur puissance, de leur niveau élevé de développement, de leur originalité et de leur grâce que l'art et la culture kouchan égalent la culture de la Grèce et de la Rome antiques. Chaque décennie, chaque année apportent de nouvelles découvertes. Les années 1960 ont été particulièrement riches et fructueuses à cet égard.

Il faut remercier de leurs efforts conjugués les savants de l'Afghanistan, de l'Inde, de l'U.R.S.S., du Pakistan et de l'Iran, la mission archéologique française en Afghanistan, les expéditions italiennes et japonaises, ainsi que les milieux scientifiques des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et de bien d'autres pays encore. Peut-être le jour est-il proche où l'on trouvera la clef qui permettra de déchiffrer toutes les énigmes de cette période unique dans l'histoire de la civilisation.

## MONNAIES DE LA DYNASTIE KOUCHAN



L'effigie de l'unificateur de l'empire kouchan, le roi Kujula Kadphiz, nous est parvenue par des pièces de monnaie (ci-dessus à gauche ; à droite, le revers de la pièce). Le roi Kanishka, protecteur des arts, le plus prestigieux des souverains kouchans, figure sur la pièce ci-dessous à droite (revers de cette pièce, à gauche). Découvertes en abondance dans de nombreuses régions, les pièces de monnaie ont été, pour l'historien, les documents les plus révélateurs sur l'existence du grand empire kouchan. Près de Begram (ou Kapisa), ancienne capitale d'été de l'empire, dans les environs de Kaboul (Afghanistan), pas moins de 30 000 pièces de diverses époques furent trouvées en 1830. C'est à Begram également que les fouilles ont mis au jour de prodigieuses quantités d'objets de luxe : verres de Syrie, laques chinoises, ivoires sculptés de l'Inde, figurines de bronze grecques, modèles en plâtre de plaques d'argent d'origine gréco-latine, etc. Autant d'éclatants témoignages des goûts raffinés des princes kouchans, et des échanges culturels entre les peuples de l'Antiquité.



# L'ART DE L'HIMALAYA

*par Madanjeet Singh*

Un héritage artistique d'une étonnante beauté, encore à peu près ignoré du monde, est enfoui dans les vertigineuses montagnes de l'Himalaya. Il n'y a pas longtemps encore, on n'avait pas une seule relation d'un art qui distingue toute une région, du Ladakh, à l'ouest, au Bhoutan, à l'est, car les fresques et les sculptures se trouvent dans des temples et des monastères d'un accès difficile. Mais ce vide vient d'être comblé avec la parution de l'ouvrage de Madanjeet Singh « L'art de l'Himalaya » ; c'est le premier volume d'une nouvelle série de Livres d'art Unesco (voir page 39). Grâce à l'aide des gouvernements de l'Inde et du Népal, et à l'autorisation du Dalaï Lama et des administrateurs locaux du Sikkim et du Bhoutan, Madanjeet Singh a pu entrer en contact avec les communautés religieuses qui vivent dans des lieux presque inaccessibles, et photographier les œuvres d'art dont la reproduction était interdite. Dans l'article suivant, écrit spécialement pour ce numéro du « Courrier de l'Unesco » par Madanjeet Singh, nous reproduisons un certain nombre des œuvres (dont quelques-unes en couleur) choisies pour nos lecteurs dans « l'Art de l'Himalaya ». Afin de réunir les matériaux nécessaires à l'étude approfondie d'un chapitre significatif de l'histoire de l'art en Asie, et de l'histoire de l'art en général, M. Singh a fait trente-cinq expéditions, utilisant tour à tour l'hélicoptère, la jeep, le poney, et la marche à pied... pour visiter les chapelles des montagnes, et accumuler 7 000 reproductions de manuscrits, de peintures murales et de sculptures.

Photos © Madanjeet Singh





Le palais de Bhatgaon, au Népal, merveille d'art hindo-bouddhique, a été élevé par plusieurs des princes mécènes qui favorisèrent l'épanouissement des arts au Népal. On y voit une remarquable statue de l'un d'entre eux, Bhupadintra Malla (ci-dessus) qui régna à la fin du 17<sup>e</sup> siècle et au début du 18<sup>e</sup> siècle. Son portrait est exécuté avec une grande maîtrise sur une fresque de 2 m de haut dans le temple dédié à la déesse hindoue Taleju, dont la porte de cuivre et de bronze doré (à gauche), ornée de statues de divinités hindoues, révèle la virtuosité des artistes népalais au début du 17<sup>e</sup> siècle.

**A**UX Etats-Unis, on demanda un jour au grand sage hindou, Swami Vivekananda, si la chaleur avait influé sur les formes de l'héritage spirituel et des religions de l'Inde. Il répliqua que les plus hautes inspirations spirituelles de l'Inde avaient été nourries non pas tant dans ses régions tropicales, que par les méditations des ascètes de l'Himalaya, nom qui signifie « demeure de la neige ». Parmi ces saints, celui qui est le plus révérend dans l'Himalaya est le sage hindou Padmasambhava (750-800) après J.-C. et il existe bien peu de temples bouddhiques dans les montagnes, qui ne contiennent une image de ce Siddha, ou Gourou tantrique.

D'après la tradition, c'est à Riwal-sar, dans les collines du Punjab, que

---

**MADANJEET SINGH** est à la fois savant, peintre, écrivain et photographe. Il a étudié pendant de longues années l'histoire de l'art de l'Europe et de l'Asie et son premier ouvrage « *Indian Sculpture in Bronze and Stone* », publié à Rome en 1952 par l'Institut du Moyen et de l'Extrême-Orient lui a valu une réputation internationale. Suivit en 1954 : « *L'Inde : peintures des grottes d'Ajanta* » (Albums d'art Unesco), publié par la New York Graphic Society. M. Singh a consacré également un livre à l'art du fameux sanctuaire indien « *Ajanta* », publié en 1964 par Thames and Hudson, à Londres, et The Macmillan Company, à New York. Membre du Service diplomatique de l'Inde, M. Singh est actuellement premier secrétaire de l'Ambassade de l'Inde à Madrid.

Padmasambhava, qui venait d'Uddiyana (la vallée du Swat au Cachemire), donna une base populaire aux éléments mystiques de la philosophie et de l'iconographie tantriques. Il devint ainsi le symbole de l'esprit du temps, à une époque où les pratiques et les formes artistiques hindoues et bouddhiques avaient pratiquement perdu leur identité respective.

De toute façon, c'étaient, — et ce sont encore, — des chemins formidables, serpentant à travers des étendues couvertes de neige, escaladant des cols d'une grandeur et d'une beauté incomparables. Au cours des trente-cinq expéditions que j'ai faites dans tout le massif montagneux, depuis le Cachemire à l'ouest, jusqu'au Bouthan à l'est (voir carte page 6), j'ai partiellement emprunté ces anciens chemins de terre.

A cette époque, j'avais déjà parcouru le pittoresque Népal, au cours d'un voyage entre tous passionnant, parce que les moindres coins et recoins de la vallée du Kathmandu sont parsemés de merveilleuses œuvres d'art ; mais jamais je n'avais ressenti l'influence toute-puissante de l'environnement, qui a apparemment produit l'art de l'Himalaya, avant d'avoir vu les sommets de l'Himalaya occidental, pleins d'une terrible grandeur et d'une puissante beauté.



Photo © Madanjeet Singh

Des terres cuites du 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère attestent la haute antiquité de l'art du Népal. Ce pays, où les ethnies sont aussi mêlées que les paysages (le plus haut sommet du monde, l'Everest, est au Népal), connu, pendant des siècles, une extraordinaire floraison artistique. Les monastères ont joué le rôle de conservatoires. Ici « Naissance du Bouddha », sculpture de calcaire (fin du 10<sup>e</sup> siècle) dont le style rappelle celui des peintures des grottes d'Ajanta, au nord-est de Bombay, en Inde.

Par exemple, en traversant le difficile col de Rohtang (4 1000 mètres), où la rivière Beas prend sa source, je me trouvai brusquement face à face avec d'innombrables pics couverts de neige, qui, comme les vagues de l'océan, s'étendaient jusque par-delà l'horizon. La verte luxuriance des pins et des feuillages des collines (Siwalik) disparaît, et, au-dessous de la ligne étincelante et glacée des sommets, s'étend le fond des vallées profondes, couvert de rocs brunâtres et complètement dépourvu de toute végétation. Cette région, caractéristique de Ladakh, est comme un vaste désert ; dans ces montagnes sont situés plusieurs monastères bouddhiques.

L'hindouisme et le bouddhisme accordent tous les deux une grande importance à la vie monastique, et il était inévitable que les monastères qui, par tradition, sont toujours érigés dans des endroits isolés mais sur grandes voies de passage, devinssent la base de la vie artistique et intellectuelle.

Les monastères et temples himalayens, qui contiennent des œuvres d'art d'une incroyable beauté, sont invariablement situés aux intersections des très hautes vallées des deux grands fleuves, l'Indus et le Brahmapoutre, flanquant à l'ouest et à l'est les vallées du Sutjel, du Gange, du Yamuna, du Kali, du Bhagmati, du Tista, du Sankosh, etc., qui traversent les montagnes approximativement du nord au sud. Si bien qu'à l'exception de régions de l'Himalaya occidental, il est pratiquement impossible de voyager d'est en ouest et vice versa.

Aussi, avant d'entreprendre une nouvelle expédition, je devais rejoindre mes « bases », c'est-à-dire Calcutta à l'est et New Delhi à l'ouest.

C'est pourquoi les courants historiques et les styles artistiques ont atteint ces régions au rythme lent des caravanes, qui, de nos jours encore, traversent les profondes vallées et les passes tortueuses de Ladakh Himachal Pradesh, du Népal, du Sikkim et du Bhoutan. Ce sont les caravanes et les pèlerins qui ont importé la culture de l'Inde dans l'Himalaya, particulièrement à partir des centres bouddhistes du Cachemire et des grandes institutions monastiques du bassin du Gange, dans le Bihar et le Bengale.

Tandis que le bouddhisme se répandait dans tout l'Himalaya, les bannières peintes, portées par les pèlerins, traversaient aussi les « routes de la soie » d'Asie centrale, et l'art atteignit plus tard le Tibet, d'où il se répandit lentement vers les royaumes du Sikkim et du Bhoutan vers la fin des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles : voyage d'un millénaire, couvrant une distance d'environ six cents kilomètres.

Mes voyages au Bhoutan et particulièrement dans la partie occidentale du Sikkim furent les plus difficiles, bien que dans ces régions, les sentiers soient à une altitude beaucoup plus basse que dans l'Himalaya occidental. Il y existe des monastères, comme celui de Tak-sang ou « Nid de





### EXPRESSIONS DE LA VIE MYSTIQUE

Tout se passe comme si, dans l'Himalaya, une nature hostile et souvent terrifiante a aidé les hommes à épurer la pensée religieuse et l'expression mystique.

Le Ladakh, dans le nord-est du Cachemire, ne compte actuellement que 88 000 habitants sur un territoire de 117 000 km<sup>2</sup>. Voie de transit de l'Inde en Asie Centrale, cette province de l'ancien empire Kouchan (voir page 14) était reliée par des pistes à la Route de la Soie. Le bouddhisme y fut introduit dès le second siècle avant notre ère.

Les monastères s'y multiplièrent au cours des âges, riches de peintures et de sculptures d'une rare beauté. Ci-dessus,

« la Roue de l'Existence » (détail) esquisse de fresque murale du monastère de Thikse (15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles) dont la terrasse (ci-dessous) s'ouvre sur un majestueux horizon.

A droite, fresque du monastère d'Hemis (17<sup>e</sup> siècle), « la Grande Renonciation », épisode de la vie du Bouddha Gautama qui quitte sa famille, rase ses cheveux et renonce au monde.



Photos © Madanjeet Singh



## En marge des images sacrées, une princesse du Sikkim

Tigre », au Bhoutan, construit au sommet d'une falaise à pic de trois cents mètres de haut, et où on ne peut accéder que par un étroit sentier taillé dans le roc. Pourtant, après ces laborieuses ascensions vers certaines de ces chapelles, la frustration que je ressentais ne venait pas tant de l'effort et de la fatigue, que de la déception de ne trouver aucune œuvre d'art ou aucun document valable.

Mais d'autres fois, la découverte d'une magnifique œuvre d'art dans quelque localité inconnue, me récompensait largement de mes peines. Par exemple, dans le Bhoutan occidental, allant du monastère de Wangdu-Phodrang au célèbre monastère fortifié de Punakha, je tombai par hasard sur une des plus jolies chapelles de Bajo, contenant quelques-uns des exemplaires les plus beaux et les plus anciens de représentations du Bouddha au Bhoutan.

Pour donner au lecteur quelque idée de la difficulté des déplacements au Sikkim occidental, je vais brièvement raconter ma visite au monastère de Sinon. Il existe une route, assez bonne pour y passer en Jeep, allant de Gangtok, capitale du Sikkim, jusqu'au monastère de Peniangtse, où le roi actuel du Sikkim, fut autrefois lama. Pourtant, à cinq kilomètres environ après Pemiangtse, le seul accès au monastère de Tashi-Dhing sur le chemin de Sinon, est un étroit sentier qui serpente au flanc d'une falaise presque verticale, surplombant à une hauteur vertigineuse une rivière.

Ce sentier n'est pas même assez large pour des mules, de sorte que mon interprète et les cinq porteurs transportant nos bagages durent faire à pied les cinq kilomètres qui nous séparaient d'un endroit où nous avions envoyé un messenger, la veille, pour qu'il se procure des mules pour le reste de l'ascension.

Nous nous étions à peine mis en route, que je glissai et tombai. Si je n'avais pas été arrêté dans ma chute par un vigoureux buisson qui poussait trois mètres plus bas, cet article n'aurait jamais été écrit. Il me fallut alors retirer mes souliers et faire tout le reste du chemin pieds nus sur des ardoises brûlantes. Mais mes tourments n'étaient pas terminés : aucune mule ne m'attendait, mais, comme il n'était plus question de revenir en arrière, j'enveloppai mes pieds couverts d'ampoules dans des chiffons de jute, et j'escaladai une autre falaise de cinq kilomètres pour atteindre le monastère de Tashi-Dhing. Dans ces régions, un kilomètre est vraiment une longue distance.

Epuisé par l'ascension, la chaleur et l'altitude, je ressentis le plus grand réconfort de ma vie quand je trempai mes pieds déchirés dans une jatte d'eau chaude salée, qui me fut offerte par le Supérieur de la lamasserie. Dans ses célèbres mémoires, Hsuan

Tsang, l'éminent pèlerin bouddhiste chinois, a décrit cette hospitalité des monastères, et il est étonnant et réconfortant de constater, en plein vingtième siècle que, dans certaines parties du monde, ces pratiques sont toujours en usage.

**T**ASHI DHING est séparé de Sinon par une ascension de quatre kilomètres, encore plus raide que la précédente, et là, sur le fond des neiges éternelles du Kanchenjunga (8 578 mètres) se dresse l'ancien monastère de Sinon, qui renferme quelques-unes des peintures murales les plus belles du Sikkim. L'une des plus remarquables est celle de la donatrice, la princesse Pedi Wangmo, demi-sœur du roi Chador Namgyal, née en 1686.

A la suite d'une sombre intrigue, rappelant celles de l'Europe médiévale, Pedi Wangmo avait conspiré avec un médecin tibétain, et assassiné Chador Namgyal en provoquant une hémorragie d'une des artères majeures du roi. Un détachement de l'armée l'avait poursuivie jusqu'à Namchi (site d'un autre remarquable monastère que je visitai), où le docteur fut exécuté, et la princesse étranglée avec une écharpe de soie.

Pourtant, rares sont les images séculières, telles celles de donateurs comme la princesse Pedi Wangmo. L'art de l'Himalaya est avant tout un art religieux et, depuis l'époque de la culture de la vallée de l'Indus, au troisième millénaire avant notre ère, jusqu'à nos jours, il s'est consacré surtout à la reproduction des figures de divinités.

L'hindouisme possède de nombreuses divinités, et chacune de ces divinités se manifeste sous de nombreuses formes ; mais ce vaste panthéon fut ordonné, simplifié et standardisé dans les anciens livres sacrés, notamment ceux de la période Gupta (4<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> siècle après J.-C.). A chacune des manifestations de chacune de ces divinités, une forme spécifique des couleurs particulières et des attributs individuels sont assignés, et toutes les images saintes doivent respecter exactement ces spécifications. Les trois dieux principaux du panthéon hindou — ceux qui forment ce qu'on appelle la trinité hindoue — sont : Brahma, Shiva et Vishnu ; mais, dans l'art de l'Himalaya, Shiva et Vishnu sont, de loin, les plus répandus.

La philosophie de Shiva, dieu de l'énergie créatrice, est particulièrement applicable dans les montagnes, et, sous ses aspects les plus terribles, Shiva est fréquemment invoqué comme une divinité protectrice, qui sauvera les fidèles de leurs ennemis et des désastres naturels. D'autre part, Vishnu apparaît sous des formes plus paisibles et joyeuses dans la plupart

de ses dix incarnations. Il est parfois mi-homme, mi-animal, mais son incarnation la plus populaire est celle où il prend la forme de Krishna, le paysan joueur de flûte.

De même, la foi bouddhiste constitue l'inspiration et la raison d'être de l'art de l'Himalaya, mais la forme de bouddhisme apportée dans les montagnes vers le huitième siècle après J.-C. par Padmasambhava, n'a que des ressemblances assez lointaines avec les enseignements très simples dispensés douze siècles plus tôt par le Bouddha historique, Siddhartha Gautama. En fait, les peuples de l'Himalaya ont reçu le bouddhisme dans la forme très élaborée qu'il avait prise au cours de son long développement en Inde.

Dans les premières années de l'ère chrétienne, le Bouddha historique fut déifié et élevé à la hauteur d'un principe éternel, absolu et primordial. A la même époque, le bouddhisme hindou, non seulement permit les idoles, mais adopta un grand nombre de divinités hindoues. La branche du bouddhisme qui devint la plus populaire dans l'Himalaya fut le Vajrayana. Le Vajrayana utilisa des formules et des cérémonies magiques, et introduisit des déesses (Tanas) et de futurs Bouddhas (Bodhisattvas) dans le pan-

SUITE PAGE 23

## PAGES COULEUR

A DROITE, ce portrait d'un coloris remarquable, d'une composition pleine et équilibrée est celui de Pedi Wangmo, la demi-sœur d'un chef du Sikkim au 17<sup>e</sup> siècle. Le visage est inexpressif. L'œuvre est accrochée dans la grande chapelle du monastère de Sinon, (Sikkim occidental), qui fut bâti sous les auspices de Pedi Wangmo. L'art du Sikkim garde toute sa saveur quand le peintre a pu se dégager des canons traditionnels, et exprimer ce qu'il a vu et ressenti avec plus de spontanéité.

## PAGES DU CENTRE

« La cour de Chhoikyong », une splendide peinture du 17<sup>e</sup> siècle au monastère de Wangdu Phodrang (Bouthan) traduit parfaitement la liberté d'imagination qui présidait alors aux créations artistiques des peintres de l'Himalaya ; ils surent hardiment transposer une imagerie religieuse parfois hallucinante. Cet ensemble fait partie de la « Roue de l'Existence » qui, pour les bouddhistes, signifie l'irréalité du monde sensible, où naissance et mort ne sont que peine et malheur auxquels met fin la délivrance spirituelle.

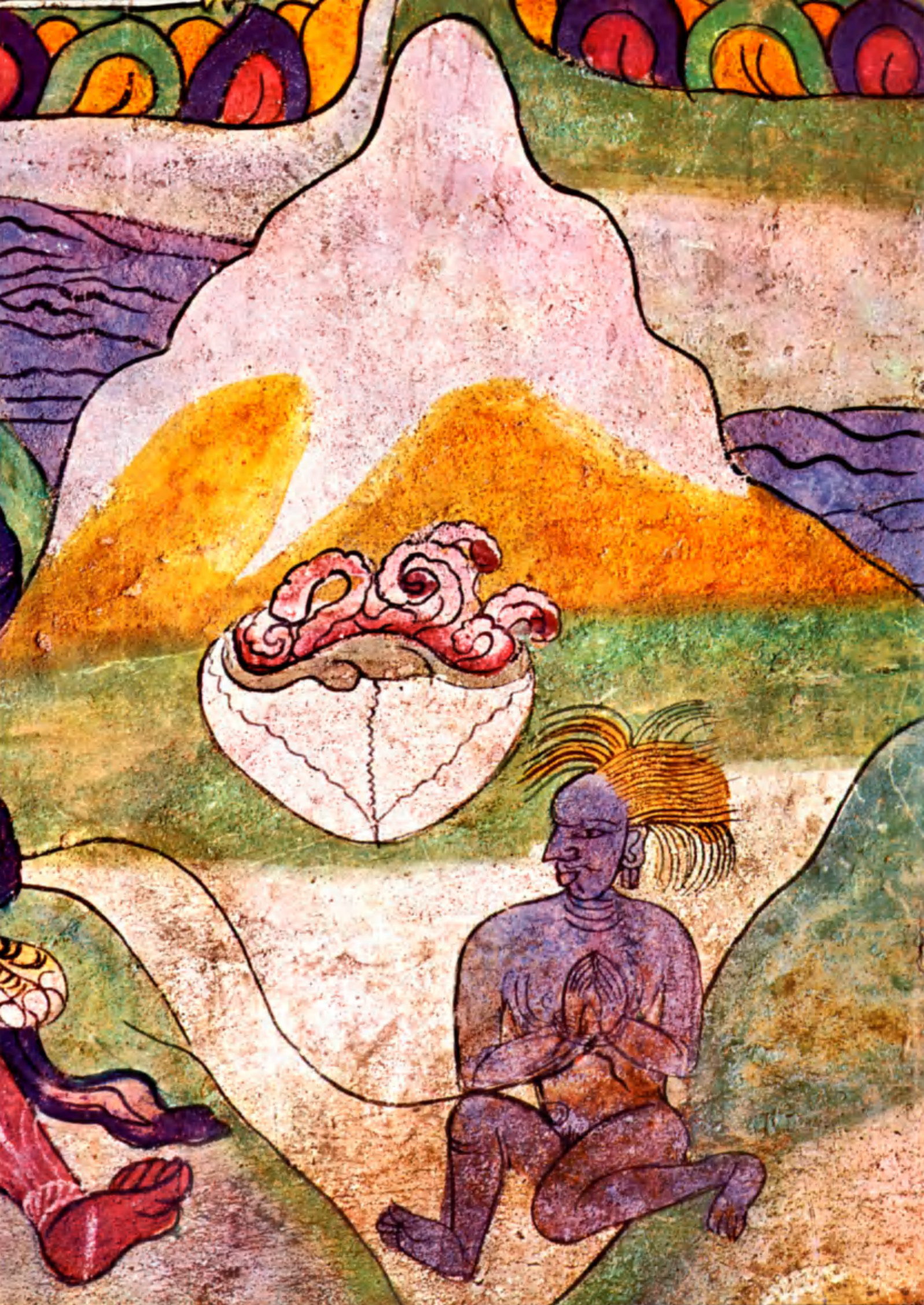
Photos © Madanjeet Singh







Decorative border with a repeating geometric pattern in red and gold.



théon bouddhiste, toujours en perpétuelle expansion. Communément connue sous le nom de lamaïsme, cette branche de la religion enseignait que le fidèle pouvait faire apparaître un grand nombre de divinités imaginées aux moyens de certaines formules magiques.

Dans les croyances relevant de l'hindouisme et du bouddhisme tantrique, on donnait une importance particulière à la dualité des sexes. L'une des doctrines cardinales était la dévotion au principe spirituel-sexuel : l'union des contraires. Dhyana, ou la méditation en tant que pensée abstraite, était regardé en tant que principe mâle, qui demeure inerte jusqu'à ce qu'il soit activé par une énergie cosmique femelle (Shakti, ou Prajna).

L'instrument magique utilisé pour contraindre les divinités à révéler leurs attributs spirituels au croyant, était le Vajra, diamant ou éclair ; d'où le nom de Vajrayana (Véhicule de l'Eclair).

Au huitième siècle, quand le bouddhisme atteignit le Tibet, le Vajrayana était pratiquement la seule forme de bouddhisme qui survivait encore en Inde, où ses places fortes étaient les célèbres monastères de Nalanda et de Vikramashila. Partant de ces monastères, l'ancienne foi de Gautama, maintenant métamorphosée en bouddhisme tantrique, arriva dans l'Himalaya, où il survit encore aujourd'hui ; il est, en fait, la religion officielle du Sikkim et du Bhoutan.

Dans les monastères écartés de l'Himalaya, le Vajrayana ou bouddhisme tantrique et son art subirent d'autres transformations au contact des populations locales qui croyaient et croient encore, aux démons, à la sorcellerie, et à la présence subtile d'esprits maléfiques. Cette influence est visible dans ce qu'on appelle les Goinkhang, qui sont réservés aux habitants du monde démoniaque.

Un Goinkhang est en général une petite pièce sombre dans un coin solitaire d'un monastère, où sont suspendus, dans la pénombre fantastique, d'immenses peaux d'animaux, des dents et des griffes, aussi bien que les restes de victimes sacrificielles ou d'ennemis avec leurs armes et leur armure. Les murs de la pièce sont couverts de peintures représentant les formes monstrueuses de

SUITE PAGE 24



Les habitants du Ladakh ont toujours eu foi en leur divinités protectrices. Dans le bouddhisme tantrique, la plus réconfortante d'entre elles est Yamantaka, qui prend souvent la forme d'un aigle (ci-dessus) et d'un yak (ci-dessous), comme on le voit dans ces étonnantes peintures du 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> du monastère de Thikse, au Ladakh. Situés à l'embranchement des grandes voies commerciales, les monastères et les sanctuaires devinrent des centres d'art, de culture et d'enseignement. Les marchands qui allaient de l'Inde en Asie fournissaient aux peintres les couleurs et particulièrement le carmin et l'indigo. D'après les mémoires du Tibétain Taranatha, les convois qui passaient par le Népal devaient, comme droit de transit, livrer les pigments nécessaires aux artistes.

Photos © Madanjeet Singh



A GAUCHE. Au 18<sup>e</sup> siècle, les peintres et les sculpteurs de l'Himalaya ont délaissé la stricte codification de l'iconographie religieuse donnant libre cours à leur invention créatrice et cherchant de nouvelles sources d'inspiration dans l'art populaire. Des œuvres d'un accent tout moderne naquirent alors. Ainsi dans cette peinture inspirée d'une légende populaire, Yama, monstre fabuleux, va être puni pour ses péchés.

Photo © Madanjeet Singh



Dans beaucoup de monastères du Bouthan, une pièce retirée et sombre ornée de peaux, de griffes et de dents d'animaux abrite une statue appelée « Bayankara », effigie d'un ennemi ; ci-dessus, celle du monastère de Wangdu Phodrang (16<sup>e</sup> - 17<sup>e</sup> siècles). Les murs sont souvent décorés de fresques représentant les démons auxquels l'homme doit échapper pour se parfaire (voir photo couleur pages 20-21). En deçà du 15<sup>e</sup> siècle, on ne sait pas grand-chose du Bouthan où, par la suite, les immigrants tibétains installèrent de nombreux ateliers de coulage de bronze. Ci-dessous, statue polychrome d'un gourou, ou saint hindou particulièrement révééré au Sikkim. Elle se trouve au monastère de Pemiantse (18<sup>e</sup> siècle). La rencontre des courants artistiques indiens, chinois, iraniens, ouïgours et tibétains a donné au Sikkim des formes d'art très variées.



Photos © Madanjeet Singh

démons, de sorcières, d'animaux féroces et de vautours.

L'atmosphère est typiquement himalayenne car, après tout, ces gens passent leur vie dans l'ombre des montagnes, au milieu du grondement et du craquement perpétuel des glaciers en travail et du tonnerre des avalanches dévalant des sommets. Les peintures, elles aussi, sont typiquement himalayennes : bien que l'art bouddhique ait, en général, son lot de figures terrifiantes, les artistes de l'Himalaya ont eu toute latitude pour amplifier et perfectionner ce monde d'épouvante. Les représentations des dieux horribles sont destinées à provoquer la terreur, émotion qui, temporairement au moins, doit projeter l'homme hors de lui-même. La conception bouddhiste du cycle des morts et des renaissances est représentée ici avec toutes ses peines et toutes ses douleurs, jusqu'à l'arrivée dans le nirvana, ou salut.

L'atmosphère sereine et paisible des chapelles du temple qui forme le centre de ces monastères, forme un contraste saisissant avec celle du Goinkhang. Les peintures des murs et des plafonds des chapelles représentent soit Jatakas, scènes de la vie du Bouddha Gautama, ou des portraits de gourous tantriques (Siddhas). Les gourous étaient les personnalités ésotériques les plus éminentes de l'Inde médiévale, et ils forment le lien idéal entre l'hindouisme et le bouddhisme tantrique. Les peintures murales sont, soit faites directement sur le plâtre sec — et non sur plâtre humide, comme les fresques occidentales —, soit peintes sur toiles collées sur le mur.

Les murs du temple sont également décorés de peintures sur étoffe et de brillantes bannières de brocard. Le point central de chaque chapelle est l'autel, qui supporte de grandes statues en stuc doré ou en cuivre, sur leurs trônes. D'un côté brûle de l'encens, de l'autre, brûlent des lampes à huile qui dispensent la seule clarté en ces lieux, à part celle que fournissent quelques petites fenêtres.

L'art tantrique vise à des fins religieuses plutôt qu'esthétiques, et les artistes croyaient qu'ils acquerraient des mérites spirituels en copiant des modèles, aussi l'art n'a-t-il guère évolué au cours des siècles. Ce qui importe, ce n'est pas le style, mais la ressemblance. Le plus ancien thème connu est le prototype de Shiva nu, assis dans une position du yoga, le phallus en érection. Il est d'abord apparu dans la civilisation de la vallée de l'Indus, au troisième millénaire avant J.-C., accompagné de divinités féroces, les dieux protecteurs, souvent représentés avec la peau noire ou bleue, en des scènes violentes qui correspondent bien au démonisme profond qui formait la foi primitive.

Un autre thème caractéristique est le toujours populaire Mithuna, les amants, souvent représentés au cours





Photo © Madanjeet Singh

Ces formes plus ou moins fabuleuses, bêtes et hommes, semblent voler dans l'espace à la recherche d'un but mystérieux : c'est là une « manifestation des symboles tantriques ». Forme tardive de l'hindouisme, le tantrisme a engendré une foule d'emblèmes et de symboles qui traduisent tour à tour la cohésion et la désintégration, les êtres et les choses n'étant que des courants formés d'éléments distincts, provisoirement réunis. Un symbolisme étonnant des formes et des couleurs a permis aux artistes tantriques de s'éloigner de plus en plus des représentations figuratives, encore sensibles sur cette fresque du monastère de Thikse (voir page 17).



**Ce jeune danseur du Ballet national des Philippines campe un chef de tribu à la splendide coiffure traditionnelle, dans « les Arbres de feu », suite de danses des montagnards du nord de l'île de Luzon.**



**Le « subli », d'inspiration espagnole, est traditionnellement rattaché à une grande fête catholique, au mois de mai. Cette danse d'allégresse est exécutée avec accompagnement de castagnettes.**

**Le Tinikling (à droite), la plus célèbre, la plus difficile et la plus frénétique des danses des Philippines, exprime la folle gaieté d'une fête paysanne de l'île de Leyte. Pieds nus, les jeunes couples bondissent entre deux perches de bambou qui claquent rapidement l'une contre l'autre (détail ci-dessous). Leurs mouvements imitent ceux du tinikling, oiseau aux longues pattes, qui vit dans les rizières.**

Photos Odile Montserrat - Contact



# Les mille facettes du ballet philippin

**L**A République des Philippines est plus qu'un lieu de rencontre pour l'Orient et l'Occident ; les 7 000 îles de son archipel, qui forme une sorte de triangle sur les eaux du Pacifique, ont été un creuset pour les cultures d'Europe et d'Asie qui se sont fondues dans les traditions et les modes de vie philippins, créant un patrimoine national aussi riche que divers.

C'est cette culture kaléidoscopique que la Compagnie de Danse des Iles Philippines, fondée en 1956, veut révéler au monde à travers la musique et la danse. Du même coup, les interprétations du « Bayanihan » ont suscité chez les Philippines un regain d'intérêt pour leur folklore national.

« Bayanihan » est un mot tagal qui signifie la tradition du travail en commun. A l'origine, ce terme s'applique à un mode de vie rural, imposé par la nécessité : car pour une population sans grande ressource, le travail communau-

taire seul permet l'achèvement de travaux indispensables à l'existence de chacun. Un symbole — une maison portée sur les épaules des voisins — lui donne toute sa signification.

Tel est l'esprit créateur qui anime le ballet national philippin, et lui confère son prestige. Pas de vedettes dans la compagnie, et les danseurs ne sont pas des professionnels, comme il en va le plus souvent dans le monde du spectacle. C'est en 1958 que le Ballet national des Philippines reçut la consécration internationale : à l'appel du gouvernement philippin, les danseurs avaient établi un programme culturel représentatif des Philippines à la Foire internationale de Bruxelles, en Belgique.

Le Bayanihan était intégré à un large mouvement de recherches culturelles qui se développa après la seconde guerre mondiale.

Le Président de la République créa un Comité culturel des Philippines, dont

SUITE PAGE 28



le président, Alexandro R. Roces (actuellement président de la Commission nationale des Philippines pour l'Unesco), donna une vigoureuse impulsion aux recherches culturelles locales. Il mit à la disposition des chercheurs les moyens matériels qui leur permettraient de voyager et de consigner des expressions artistiques extrêmement variées.

L'art dont témoigne cette compagnie dans l'exécution de danses anciennes ou contemporaines, la diversité de son répertoire, qui restitue les éléments originaux de la culture philippine, musulmane, malaise et hispano-américaine, l'éclat des costumes, la subtilité chorégraphique enchantèrent les spectateurs. Démonstration était faite : grâce au « Bayanihan », le monde entier pouvait découvrir la culture philippine.

En 1959, la Compagnie allait, en effet, « représenter officiellement les Philippines pendant un an, tant en Europe que dans les Amériques, en tant que mission culturelle », et en 1960, au Festival des Nations, à Paris, elle remportait le Prix de la critique décerné aux ensembles folkloriques. Depuis, elle a fait à l'étranger des tournées régulières, dont la dernière, en 1968, a révélé le « Bayanihan » à un vaste public, tant en Amérique du Nord qu'en Amérique latine et en Europe.

Il faut souligner que les activités de la Compagnie ne sont pas moins importantes aux Philippines qu'à l'étranger. Dans les îles, et même les plus lointaines, récitals et représentations ont suscité chez les Philippines un intérêt renouvelé pour les danses folkloriques et les traditions dont elles sont issues.

Un groupe d'amateurs, le Comité de danse et de musique folklorique philippines, venait d'être formé au collège de jeunes filles — aujourd'hui université — pour maintenir et développer les formes musicales originales des îles. Ce comité engendra le Centre d'art folklorique Bayanihan, qui se consacra à Manille aux recherches sur la culture, et voulut la réintégrer bien vivante dans la vie quotidienne.

Certes les danses traditionnelles sont aménagées pour la scène, mais elles sont bien authentiques. Une équipe de chercheurs les étudie en quelque sorte sur le terrain, dans les forêts des îles méridionales ou dans les montagnes septentrionales, car elles sont restées vivantes dans les villages isolés.

Mme Lucrecia Urtula, chorégraphe et directrice du ballet Bayanihan, suit de très près les fêtes locales, si éloignées qu'elles soient. La plupart de ces fêtes villageoises ont un caractère religieux, et sont étroitement liées au rythme des saisons. Leur originalité n'est en rien perdue, car les danses sont filmées et la musique est enregistrée.

Exactement comme ils transcrivent fidèlement la musique et les motifs chorégraphiques, les chercheurs recopient les costumes originaux. Cela ne

SUITE PAGE 36



## LA DANSE DU CHATIMENT



Ces photos du Ballet national des Philippines rapportent une légende Tagabili qui atteint aux dimensions de la tragédie antique. Sur un fond de tempête et d'éclairs tonnants, la psalmodie du poète et du chœur évoque les maléfices de l'amour, de la jalousie et de la vengeance. L'épouse favorite du Datu, le chef de la tribu Tagabili, de l'île de Mindanao (personnage central dans la photo ci-dessus), tombe amoureuse du jeune frère de son mari. Après qu'elle ait révélé ses véritables sentiments lors d'une danse qu'elle exécute avec son époux (à gauche), le Datu provoque son frère en combat singulier (ci-dessous) et le tue. Pour son châtement, sa jeune fille tombe malade. Selon la croyance Tagabili, le mariage seul peut la sauver. On mande alors les tribus voisines et quatre jeunes seigneurs qui, dansant, rivalisent à l'envi pour obtenir la main de la jeune fille. Alors que les invités attendent (en haut à droite), celle-ci choisit un





prince-poète qui a gagné son cœur en improvisant pour elle un chant d'amour. Mais la tragédie éclate avant les noces : la princesse succombe dans les affres de l'agonie. Alors l'épouse favorite du chef (à droite) mesure avec horreur les conséquences de sa folle passion, et le spectacle s'achève sur l'incendie symbolique de sa demeure, qui signifie que la maison du chef disparaîtra faute de descendants.

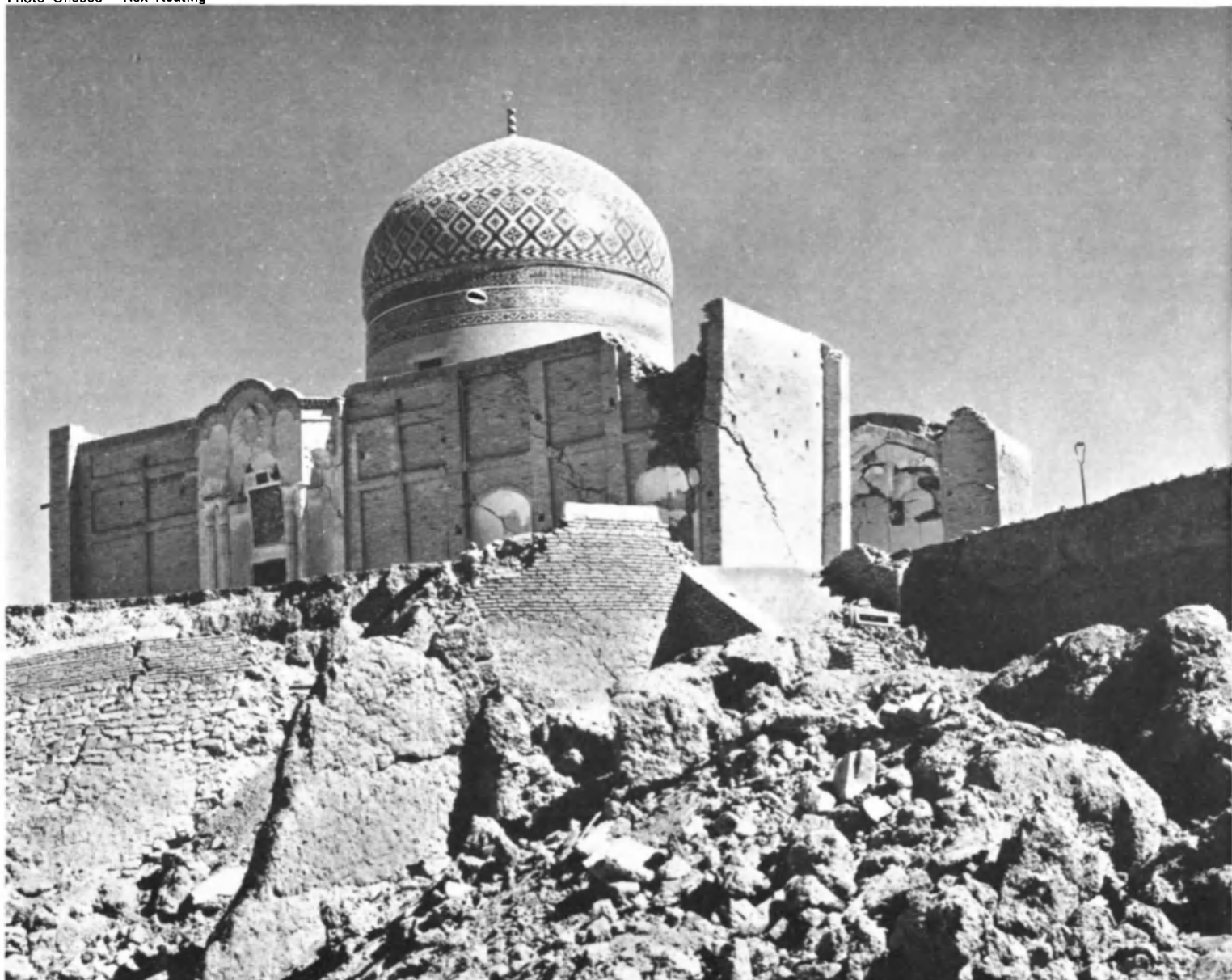
Photos © Odile Montserrat - Contact



# QUAND LA TERRE A TREMBLÉ AU KHORASSAN

*par Rex Keating*

Photo Unesco - Rex Keating



**V**OTRE avion décolle de Téhéran aux premières lueurs du jour et prend la direction du soleil levant. Sur votre gauche, le scintillement des cristaux de neige couronne le mont Demevend, dont les lignes parfaites s'élèvent jusqu'à 5 400 mètres, tandis que le grand désert central d'Iran ondule sous les ailes de l'appareil.

---

**REX KEATING**, de la section de radio de l'Unesco, est un spécialiste de la vulgarisation scientifique ; l'année dernière, il a réuni en Iran le matériel nécessaire à une série d'émissions sur les recherches scientifiques relatives au tremblement de terre du Khorassan. Il a également consacré plusieurs années à l'étude de l'histoire et de l'archéologie de l'Égypte, dont il a beaucoup écrit. Il a été, en particulier, étroitement associé à la campagne internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie, lancée en 1960. Il est dernièrement retourné en Nubie soudanaise, et prépare un ouvrage sur la dernière phase de recherches de la campagne archéologique, ouvrage qui fera suite à son livre « Nubian Twilight » publié en 1963 par Rupert Hart - Davis Ltd. Londres, et Harcourt, Brace and World Inc. New York.

Et c'est ainsi sur 800 kilomètres, jusqu'au moment où un éclair métallique jaillit de l'horizon. C'est le dôme doré du mausolée de l'Iman Reza ; et quelques instants après, vous atterrissez à Mechhed, qui est pour les Musulmans chi'ites la ville la plus sacrée. C'est aussi la capitale de la province iranienne du Khorassan (voir carte page 6). Si vous êtes touriste, vous vous y arrêterez plusieurs jours pour la visiter, et cela vaut la peine.

Mais ce n'était pas ma destination. De Mechhed, un avion — un minuscule biplace — m'emmena droit au sud, non sans frôler dangereusement les sommets de toute une succession de chaînes montagneuses hautes en couleur. Les bouleversements qui ont tordu les couches rocheuses ont fait de ce coin du monde un chaos. Le spectacle de ce paysage tourmenté suffit à me convaincre que je survolais l'une des régions du globe les plus tristement célèbres pour leurs séismes.

Sur plus de 300 kilomètres, je vis

l'ombre de nos ailes piquer et tanguer au-dessus de ces monts que le diable semblait avoir pris comme terrain de jeu, jusqu'au moment où une tache sur un terre-plein sablonneux se révéla être une tente, et, quelques minutes plus tard, l'avion se posait et s'arrêtait en cahotant sur un aéroport de fortune ; après quoi, une jeep me secoua les os pendant vingt minutes sur une piste gondolée, et nous nous trouvâmes soudain aux abords d'une petite ville poussiéreuse.

C'était Gonabad. Quelque 8 000 personnes habitent cette bourgade qui a pris, comme quartier général de tous les services de sauvetage et de secours concentré dans la zone du séisme, une importance à laquelle elle n'aspirait pas. Je dressai mon lit pliant dans le camp miniature installé pour la petite équipe scientifique envoyée par l'Unesco dans la région.

Un des traits caractéristiques de cette ville, ainsi que des villages d'alentour, est la tour qui surmonte de

**SUITE PAGE 32**

Le tremblement de terre qui, le 31 août 1968, a ébranlé la province du Khorassan, en Iran, n'a duré que dix secondes à peine, tuant de 12 000 à 16 000 personnes et faisant 150 000 sans-abri. Ci-dessous, à gauche, le dôme d'une mosquée médiévale, dont les tuiles chatoient au soleil, est resté par miracle intact au milieu des ruines de Karkhk, l'une des communes les plus durement éprouvées. Ci-dessous, une image de la tragédie. Dans les ruines de ce qui fut leur foyer, les femmes pleurent leurs morts. A Karkhk, où a été prise cette photographie, presque aucune famille n'a été épargnée. 3 000 personnes ont péri.

Photo © Gamma, Paris



## Comme si une taupe géante avait miné le sol

nombreuses maisons. Cette tour est fermée sur trois côtés ; le côté ouvert, face au vent dominant, est divisé en compartiments par des murs verticaux qui se prolongent à travers le toit de la maison, formant ainsi un ingénieux système de ventilation.

Autre originalité des maisons de la province du Khorassan : les dômes, dont le spectacle est infiniment satisfaisant pour qui se trouve au niveau des toits, parmi le foisonnement de ces tours et de ces dômes ; malheureusement, ils sont pour la plupart construits en briques crues, tout comme les maisons qu'ils dominent, et dans cette région sujette aux séismes, de telles constructions sont de véritables pièges, voués à s'écrouler sur leurs habitants à la première secousse importante.

Le tremblement de terre qui, le 31 août 1968, mit une fin brutale à la tranquillité de cet après-midi d'été,

dura 10 secondes ; pourtant, il tua entre 12 000 et 16 000 personnes et fit en outre 150 000 sans-abri, qu'il priva de toutes ressources. Quelque 23 villages furent ébranlés ; plusieurs d'entre eux, comme Dashti-Biaz, s'effondrèrent tout simplement, à tel point qu'il fallut en aplanir les ruines au bulldozer, les arbres fruitiers et le réseau d'irrigation des champs attestant seuls, désormais, que des êtres humains avaient naguère habité ces lieux.

Quelques jours plus tard, une nouvelle secousse dévasta le gros bourg de Firdos qui — étrange retour des choses — fut jadis une grande cité, Toon, jusqu'au jour de l'année 856 où un tremblement de terre la détruisit, causant, à en croire les anciennes chroniques, la mort de 45 000 personnes.

Aux abords du gros village de Karkhk, je m'arrêtai un moment sur

les collines qui l'entourent pour contempler cette localité célèbre à travers tout le Khorassan par son artisanat et comme centre de villégiature. J'aurais pu croire qu'il s'agissait d'une ville de l'antiquité, abandonnée depuis des siècles aux faucons et aux chacals.

Cette impression était encore renforcée par les ruines titubantes d'une mosquée au dôme bleu. A l'entour, des châssis de fenêtres et des encadrements de portes émergeaient des décombres avec le regard fixe d'aveugles. Seuls quelques rideaux déchirés, flottant au vent, rappelaient que, moins d'un mois auparavant, il y avait des gens qui habitaient là, qui travaillaient, qui aimaient.

Plus loin, un nuage de poussière et un grondement sourd révélaient la présence d'un bulldozer qui abattait les ruines de maisons et les rendait à la terre. Je descendis à pied parmi les

Photos © Paris-Match







Cette photographie aérienne montre les dramatiques effets du tremblement de terre qui détruisit Karkhk, dans l'est de l'Iran, en 1968. De profondes crevasses s'étendent comme des tentacules dans ce qui fut une région fertile de la province de Khorassan. Le chemin qui descendait de la colline vers la ville (à gauche sur notre photo) a été entièrement effacé. Jusqu'à l'année dernière, Karkhk était une ville de villégiature renommée pour sa beauté. Elle n'est plus qu'un triste amas de ruines (ci-contre).

restes de cette ville jadis célèbre pour sa beauté. C'était la première fois que je voyais les effets d'un tremblement de terre, et le spectacle me serrait la gorge.

Çà et là, un mois après la catastrophe, on voyait encore des hommes fouiller les décombres dans le vain espoir de retrouver le corps d'un parent disparu et de pouvoir lui donner une sépulture décente, ou de récupérer quelques objets auxquels ils tenaient. Le spectacle était lamentable. Seule l'école, solidement construite de briques cuites insérées dans une charpente métallique, était encore bien debout, intacte.

Dans les ruines croulantes d'une mosquée saffavide, un bourricot mâchonnait paisiblement. Un vieillard — le propriétaire de l'animal — me montra du doigt le tas de décombres : « Ma femme se trouvait là quand la mosquée a commencé à vibrer terriblement. Elle n'a pas eu peur. Que pouvait-il lui arriver à cet endroit-là, dans la maison de Dieu ? Puis le dôme s'est écroulé, tuant douze femmes qui étaient en prière juste en dessous. La mienne, heureusement, se trouvait dans un coin, près du mur ; il a fallu la dégager des ruines, mais elle n'était pas blessée. » Il hocha la tête. « Il y a, enterrés là-dessous, des tapis très anciens, de toute beauté ; il ne faudrait pas que les sauveteurs les oublient. »

Au moment de la catastrophe, un

samedi après-midi, il y avait à Karkhk quelque 8 000 personnes, en comptant tous les touristes. Il ne fallut que quelques secondes pour en tuer 3 000 et en blesser des centaines. Quant aux survivants sans abri, au nombre de 4 000 environ, on les avait logés dans un village de toile, en bordure de la zone sinistrée. Près de chacune des tentes alignées, on voyait ce que l'occupant avait pu retrouver sous les ruines de sa maison — pitoyables petits tas de meubles et objets sans valeur.

Des volontaires de la Société du Lion et du Soleil rouges (la Croix-Rouge iranienne) circulaient parmi les tentes, distribuant des vêtements. Au milieu d'un groupe d'hommes pieux, un mollah récitait des prières pour les morts, tandis que derrière eux, des femmes gémissaient à mi-voix. Malgré tout, dans ce cadre de tragédie, le camp grouillait de vie et de mouvement. Des enfants jouaient bruyamment parmi les volailles effarouchées, des femmes préparaient le repas de midi sur des fourneaux portatifs, devant leur tente, tandis que d'autres bavardaient avec animation autour des fontaines — de simples robinets qu'on avait installés de place en place.

Ce réseau de distribution d'eau, comme le réseau d'égouts, également indispensables à l'hygiène publique dans un camp aussi vaste, étaient l'œuvre du Service sanitaire de l'ar-

mée iranienne ; quant aux canaux d'irrigation, aux routes et aux ponts, c'est le Service de vulgarisation et de développement qui les avait remis en état.

Leur personnel, comme celui de l'Armée du Savoir, se composait de jeunes gens qui faisaient leur « service national ». Une école provisoire était en pleine activité ; les élèves y récitèrent leurs leçons tous ensemble, à haute voix, selon la mode iranienne, tandis que dans une tente voisine, une cinquantaine de fillettes faisaient de la couture et du tissage de tapis sous la direction d'une monitrice. Des stocks de secours venus souvent de l'étranger — tentes, denrées alimentaires, médicaments, ustensiles de cuisine, vêtements — s'entassaient de toutes parts. Une boulangerie et une cantine destinées aux volontaires des équipes de secours montraient aussi la rapidité et l'efficacité avec lesquelles la Société du Lion et du Soleil rouges était intervenue dans la zone sinistrée.

On m'emmena voir la grande faille, celle d'où était parti le tremblement de terre. Elle serpentait à travers la plaine sur 60 kilomètres et se prolongeait parmi les chaînes de montagnes qui bordaient la vallée à l'est et à l'ouest, comme si une taupe géante avait creusé sa galerie sous la surface du sol. En certains points, la terre s'était soulevée ; ailleurs, elle s'était effondrée, et l'on voyait nette-

## L'autopsie d'un séisme

ment où s'étaient exercées les forces de compression et d'expansion libérées par le déchirement titanique de roches enfouies dans la croûte terrestre, à des kilomètres de profondeur.

A en juger d'après le déplacement des masses superficielles, c'est un cisaillement qui avait dû se produire dans le sous-sol. Les buttes des canaux d'irrigation étaient parfois dénivellées de cinq mètres, et le malheureux village de Dashti-Biaz s'était trouvé, à son extrémité occidentale, littéralement coupé en deux par la faille.

J'avais pour guide le Dr N. Ambraseys, géologue et sismologue de l'Imperial College de Londres, qui, avec son collègue le Dr J. Tchalenko, le Dr S. Bubnov, ingénieur sismologue yougoslave, et le professeur T. Tassios, de l'Université technique d'Athènes, avait été envoyé au Khorassan par l'Unesco pour établir et relever le tracé des ramifications du tremblement de terre. C'est sur les lieux mêmes, au milieu de cette steppe désertique, que le Dr N. Ambraseys m'expliqua ce qui avait dû se passer à une dizaine de kilomètres sous nos pieds.

**L**A structure complexe de la croûte terrestre, dans des régions montagneuses d'un certain type, provoque des pressions internes d'une force inimaginable, génératrices d'une immense énergie. Les pressions s'accroissent jusqu'au moment où la roche cède, soit en un point faible, soit le long d'une faille géologique. Le phénomène est comparable à ce qui se produit lorsqu'on tend à l'extrême un ressort dont l'acier contient une paille : le ressort casse et l'énergie accumulée se trouve brutalement libérée. Il en va de même pour la terre.

L'énergie emprisonnée se libère avec la violence d'un cataclysme, déchirant la roche et provoquant dans la croûte terrestre de puissantes vibrations qui se propagent dans toutes les directions, comme des vaguelettes concentriques à la surface d'un étang. Ce sont ces vibrations qui ébranlent les fondations des immeubles au point de faire crouler les murs. Certains tremblements de terre présentent cette singularité — que j'ai pu observer moi-même au Khorassan — que des bâtiments tout proches de l'épicentre du séisme, dans un rayon d'un kilomètre environ, sont endommagés mais ne s'écroulent pas, tandis que d'autres s'effondrent à 15 ou 20 kilomètres de là.

L'explication de ce paradoxe apparent est que près de l'épicentre, le choc est violent, mais bref ; à mesure qu'on s'en éloigne, la violence de la secousse diminue, mais sa durée aug-

mente et peut atteindre 20 ou 30 secondes. Seuls des bâtiments spécialement conçus pour résister aux séismes peuvent supporter une aussi longue épreuve. D'où la présence d'Ambraseys et de ses collègues.

Les observations des sismologues permettent de recommander divers genres de constructions qui, bien que réalisées autant que possible à l'aide de matériaux disponibles sur place, résisteront mieux aux secousses telluriques.

Cette cassure qui serpentait à travers la plaine désertique montrait à l'égard de l'homme et de ses œuvres une indifférence que je trouvais effrayante et qui aurait été la même si elle avait trouvé sur son chemin une ville de deux millions d'habitants. Et loin sous la surface de la terre, ces forces incoercibles étaient encore en activité. Plus tard, sous une tente dressée à moins de 20 kilomètres de là, j'écoutai la croûte terrestre craquer et se déchirer sous l'effet de l'énergie encore emprisonnée qui cherchait à réduire la tension et à rétablir l'équilibre des masses.

Ces « micro-secousses », qui suivent invariablement les tremblements de terre, avaient été enregistrées par une équipe de trois hommes venus d'Edimbourg et appartenant aux laboratoires de géophysique de l'Institut des sciences géologiques : un sismologue, le Dr Stuart Crampin, et deux assistants. A la demande de l'Unesco, ils avaient apporté dans ce coin perdu d'Asie tout un assortiment d'appareils électroniques ultra-modernes pour la détection des séismes. Un avion-cargo de la R.A.F., un « Hercule », les avait transportés à Téhéran avec l'énorme camion qui contenait leur matériel et dont le toit touchait presque le plafond de la carlingue.

Avec des soins infinis, ils avaient acheminé leur délicat chargement sur 1 500 kilomètres de routes iraniennes, depuis Téhéran jusqu'aux lieux de la catastrophe, et ils avaient dressé leur camp au pied d'une montagne. Une trentaine de mètres plus haut, sur la pente, une tente d'un rouge flamboyant marquait l'emplacement d'un groupe de trois sismomètres et des récepteurs radio à ondes très courtes et ultra-courtes, réglés sur deux émetteurs que l'équipe d'Edimbourg avait installés à 20 et à 50 kilomètres respectivement, pour déceler les vibrations du sol et transmettre automatiquement au camp de base les données ainsi recueillies.

L'analyse des trois séries de signaux permettait de localiser avec précision, par ses coordonnées, la source de chaque « événement » (comme on dit dans le métier). Les signaux sont enregistrés sur bande magnétique par un appareil qui ne comprend pas moins de 21 têtes enregistreuses, et

à l'audition, si on accélère fortement (56 fois) le déroulement de la bande, on peut entendre les grondements des secousses sismiques et le déchirement des couches rocheuses dans les profondeurs de la terre.

Cependant, cet appareil sensationnel n'est en fait qu'un instrument commode pour capter et stocker les signaux. L'enregistrement et l'analyse des secousses sont assurés en permanence par un ingénieux appareil électrique appelé **jet-pen-recorder**. Comme je m'étonnai de voir un aspirateur électrique sous la tente qui abritait ce matériel et dont le sol était d'ailleurs recouvert d'un tapis, on m'assura que ces présences insolites n'étaient nullement l'indice d'un goût excessif du confort ou du ménage, mais qu'il était indispensable de lutter contre la poussière, dont un seul grain pouvait suffire à déranger le fonctionnement des appareils enregistreurs.

Les sismomètres, installés dans un creux de rocher, présentaient l'apparence trompeuse de simples cylindres, mais n'en étaient pas moins capables de détecter les secousses qui se seraient produites aux antipodes ; lorsque je marchais au flanc de la montagne voisine, mes pas se traduisaient sur le papier de l'enregistreur par de violents soubresauts. Quinze jours après la première secousse, les savants enregistraient encore 400 « répliques » par jour ; au moment de ma visite, un mois après la catastrophe, il se produisait encore quotidiennement une centaine d'« événements ».

**C**ETTE manifestation de la science, dans ses raffinements les plus modernes, au milieu des régions désertiques de l'Iran oriental, me parut être dans les meilleures traditions de la science-fiction. Pourtant, rien dans ce camp où le train-train quotidien répondait uniquement à un dessein d'observation et d'étude scientifiques, n'appartenait au domaine de la fantaisie ou de la fiction.

On peut se demander : à quoi bon tant dépenser et se donner tant de peine ? Si nous parvenons un jour à prédire les tremblements de terre, ce ne pourra être qu'après avoir amassé et étudié, au sujet des zones sismiques du globe, une quantité d'informations laborieusement recueillies par voie d'observation et de mesure scientifiques. Un grand tremblement de terre et ses séquelles offrent aux chercheurs l'occasion de recueillir en peu de temps des données d'un intérêt capital, à condition que le matériel nécessaire puisse être à pied d'œuvre assez rapidement ; d'autre part, les ingénieurs qui étudient la construction de bâtiments capables de résister aux séismes peuvent également tirer de l'examen des dégâts des renseigne-

ments objectifs propres à confirmer ou infirmer leurs théories sur le comportement des divers types d'édifices soumis aux forces sismiques.

Dès à présent, il serait possible d'annoncer comme probable une perturbation sismique en tel ou tel lieu ; mais on ne saurait malheureusement en prévoir la durée ni l'intensité.

Néanmoins, les services d'aménagement du territoire feraient bien, disposant d'indications de ce genre, de ne pas entreprendre dans une région considérée comme instable, la réalisation de grands projets : construction de villes nouvelles, de centrales nucléaires ou d'usines hydro-électriques. S'ils sont indispensables, ces grands travaux devraient être conçus et réalisés de manière à pouvoir résister aux tremblements de terre.

**C'**EST évidemment sur place qu'il faut étudier les séismes et le plus vite possible après une catastrophe. Constituer une équipe de spécialistes (sismologues, géologues et ingénieurs-sismologues), coordonner leurs travaux et organiser leur transport, le tout en l'espace de quelques heures, dépasse les possibilités de la plupart des pays s'ils agissent individuellement.

Une coopération internationale s'imposait, et l'Unesco est aujourd'hui le centre d'un réseau de télécommunications sismologiques qui couvre toute la planète. Dans l'heure qui suit un tremblement de terre important, que ce soit de jour ou de nuit, le responsable, au siège de l'Unesco, en est avisé et se met immédiatement en rapport avec différents spécialistes.

Ceux-ci constituent une sorte de « réserve » d'hommes de science et d'ingénieurs qui se tiennent prêts en permanence à abandonner les travaux en cours pour s'envoler vers les lieux de la catastrophe. Une même équipe peut comprendre des ressortissants d'une demi-douzaine de pays différents. A leur retour dans leurs universités ou leurs instituts, ils consignent le détail de leurs constatations ou de leurs conclusions dans des rapports que l'Unesco publie et distribue aux organismes intéressés, dans tous ses Etats-membres.

C'est ainsi qu'on a procédé au lendemain du tremblement de terre du Khorassan. Nous avons là un exemple de ce que peut faire la science mise au service de l'homme et travaillant discrètement à prévenir la mort. Et à mesure que la somme de nos connaissances augmente, nous voyons approcher le jour où les effroyables tragédies d'un Khorassan, d'un Skoplje ou d'un Agadir ne seront plus que de mauvais souvenirs.

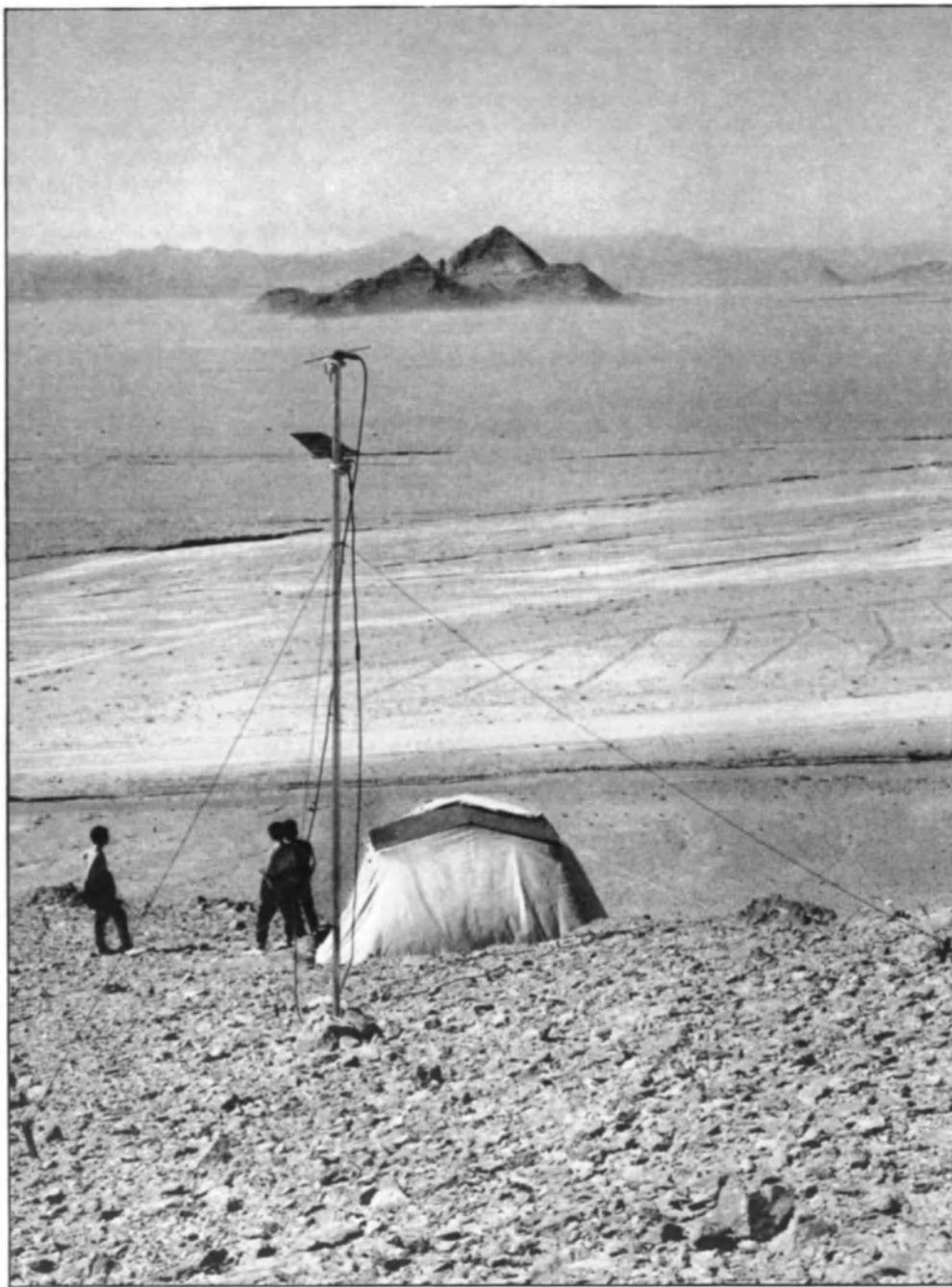


Photo Unesco - Rex Keating

Réunir et analyser les données scientifiques qui concernent un séisme comme celui qui a ravagé le Khorassan, est aujourd'hui une opération internationale, coordonnée par les services d'urgence mis en œuvre par l'Unesco, de son siège, à Paris. Dans les quelques heures qui suivent une catastrophe, ce service peut envoyer dans la région éprouvée des savants et des ingénieurs. La tente dressée à la lisière d'une grande plaine de l'Iran est un poste des sismologues d'une mission de l'Unesco, établissant une enquête scientifique sur le tremblement de terre du Khorassan. Ici, comme dans deux autres stations improvisées, les secousses qui continuent à ébranler le sous-sol longtemps après les plus puissantes ondes de choc, sont détectées par les sismomètres.

## L'art de l'Himalaya (suite de la page 24)

de l'acte sexuel. Représentés sous des formes variées, ils sont connus au Tibet sous le nom de « yab-yum », ou couple père-mère. Un autre thème anthropomorphique est la figuration animalo-humaine, dans laquelle la divinité apparaît mi-homme mi-animal. La Roue de la Vie rassemble tous ces motifs principaux, plus quelques symboles populaires dans l'Himalaya.

La Roue de la Vie apparaît pour la première fois dans les peintures de l'époque Gupta dans les grottes d'Ajanta en Inde, et elle résume picturalement et philosophiquement les points de vue hindouiste et bouddhiste.

Les influences culturelles des grandes civilisations ont mis très longtemps à atteindre l'Himalaya, à cause des difficultés rencontrées par les voyageurs ; mais, en revanche, l'ultime

déclin de ses traditions a été retardé par l'isolement géographique.

Encore de nos jours, dans les grandes vallées dominées par des chaînes de montagnes gigantesques, on peut trouver des traces de cultures dérivées des cultures de l'Inde septentrionale et centrale, et qui leur sont étroitement apparentées. Mais l'isolement — les difficultés géographiques et l'étendue de la contrée — a donné aux croyances, et à la culture qui les exprime, une magnificence et un mystère qui n'appartiennent qu'à elles. Les chefs-d'œuvre d'art ancien conservés dans les monastères et les temples de l'Himalaya témoignent d'ères de grandeur dans l'histoire de l'Asie et du monde, comme les ruines de Pompéi nous donnent un aperçu de la civilisation romaine à son apogée.

## Ballet philippin (suite de la page 28)

va pas toujours sans difficulté. Ainsi, dans une région méridionale des îles vivent-ils un jour un magnifique costume rebrodé de perles qu'ils demandèrent à acheter, afin d'en faire une copie parfaite pour le Bayanihan. Marché fut conclu et la note expédiée à l'Université, soit... six chevaux.

L'histoire même des danses folkloriques n'est pas moins importante que leurs éléments de musique ou de spectacle, et les chercheurs du Centre d'art folklorique interrogent minutieusement les exécutants traditionnels. Ces entretiens, qui tendent à faire toute la lumière sur l'origine et l'évolution des traditions folkloriques nécessitent souvent le truchement d'un interprète, car il n'y a pas moins de 87 dialectes en usage aux Philippines.

Outre les enregistrements et les films qui restituent le jeu authentique des musiciens locaux, l'étude systématique comprend également le répertoire complet des instruments de musique philippins. Des maîtres locaux apprennent aux musiciens Bayanihan à jouer d'instruments aussi insolites que le kulintang, ensemble de huit gongs qu'emploient les musulmans des Philippines, ou le gabbang, un xylophone de bambou, ou le balingging, une flûte de bambou dans laquelle on souffle par les narines.

Après une enquête sur les lieux, Mme Urtula dut résoudre le délicat problème qui consistait à adapter des danses folkloriques à la scène moderne, pour un public international, sans en trahir les données culturelles qu'elles transposent.

Ainsi, le Pagdiwata, une danse des semailles du riz, est une coutume de l'île Palawan ; la danse originale ne dure pas moins de quarante-huit heures. Elle a dû être adaptée au spectacle, résumée dans ses thèmes essentiels qui doivent garder toute leur signification. Ces éléments ont été

choisis et reliés entre eux à partir des enregistrements et des films pris sur place. Cette récréation donne sept minutes de danse éblouissante, les prêtresses et leurs suivantes tourbillonnent en portant des chandelles allumées au-dessus de leurs têtes et sur le revers de leurs mains jointes dans une prière d'action de grâce.

La plupart des danseuses n'ont pas encore vingt ans, ou à peine. Elles ne sont admises dans la compagnie qu'après de sévères examens, et doivent la quitter si elles se marient. Pour garder sans cesse à sa disposition de jeunes talents, le Centre d'art folklorique Bayanihan a un programme régulier de formation pour les jeunes gens et les jeunes filles parmi lesquels sont choisis les danseurs du ballet. Ce qui explique la jeunesse et le feu de cette troupe qui a étonné les spectateurs du monde entier.

C'est l'Université de jeunes filles des Philippines qui assure les travaux de recherches, le recrutement et la formation des artistes, c'est dans les milieux de l'Université que le Bayanihan a commencé à s'épanouir, et c'est encore l'Université qui joue un rôle décisif dans le succès de la Compagnie.

Ce que le Bayanihan offre au public c'est un art folklorique qui, plus qu'une restitution du passé, représente un facteur fondamental, un élément vivant des Philippines d'aujourd'hui. Une infinité de styles et de techniques, tour à tour appliqués à des danses violentes nées de la nuit des temps, à des divertissements sociaux policés ou à un cérémonial religieux, vont des très anciennes expressions de terroir à une étourdissante virtuosité. Si tout a une seule origine, les Philippines, la variété d'expression atteste l'incomparable diversité des apports culturels dans cette région des îles.

# LATITUDES

## Ceux qui s'en vont

Le Centre de documentation et d'information de l'Union internationale pour la conservation de la nature et de ses ressources, établi à Morges (Suisse), a dressé une liste de mammifères et des oiseaux désormais rares, ou en voie de disparition. On y relève une liste impressionnante de marsupiaux, dont le loup marsupial. Parmi les primates, l'aye-aye et l'orang-outan ; parmi les cétacés, le rorqual bleu ; parmi les carnivores, l'ours blanc, le panda géant, la loutre géante du Brésil, le lynx d'Espagne. Vieilles sirènes entre toutes, les lamantins, qu'ils soient des Antilles, du Sénégal ou de l'Amazonie, eux aussi s'en vont. Le rhinocéros de Java et le zèbre de montagne, le bison d'Europe ou l'oryx d'Arabie, sans parler du bouquetin de Nubie, relèveront-ils bientôt d'un bestiaire fantastique ? Avec eux, le cygne trompette, le faisan impérial, l'ibis blanc du Japon, le condor de Californie, la grande outarde de l'Inde. Mais où sont les ailes d'antan ?

## CINQUANTAIRE DE LA BIÉLORUSSIE

LE 1<sup>er</sup> janvier 1969, la République socialiste soviétique de Biélorussie, l'un des 125 Etats-membres de l'Unesco et l'un des fondateurs des Nations Unies, a célébré le 50<sup>e</sup> anniversaire de sa création.

Jadis peuplée de paysans analphabètes, province pauvre de la Russie tsariste, la Biélorussie a connu un développement considérable : les produits de ses industries sont exportés vers 80 pays, à travers le monde.

Qu'est-ce que la Biélorussie d'aujourd'hui ?

— Située à l'ouest de l'Union soviétique, dont elle est une des 15 républiques souveraines, elle a pour capitale Minsk, 772.000 habitants.

— Elle compte 9 millions d'habitants, Biélorusses pour la plupart, et qui ont, par leur culture, leur langue et leur origine, des liens de très étroite parenté avec les nations russe et ukrainienne.

— C'est, en Union soviétique, la seule république qui n'a pas encore retrouvé l'effectif de sa population d'avant la dernière guerre, qui coûta la vie de 2 500 000 Biélorusses, c'est-à-dire d'un habitant sur quatre.

— Ce pays (on l'appelait « République des Partisans » pendant la guerre) est littéralement ressuscité de ses cendres : après avoir subi, dès 1941, pas moins de 44 invasions des armées nazies, a dû être reconstruit à peu près complètement à neuf.

— La Biélorussie (76 centres industriels) se place au deuxième rang, en URSS, pour la production de camions, de motocyclettes et d'horlogerie. Elle est un des plus importants producteurs de pommes de terre, de lin, de chanvre et de blé.

— Son Académie des sciences ne compte pas moins de 30 instituts de

## Des jeunes pour sauver le vieux

De la frontière belge aux Pyrénées, le Club du Vieux Manoir a donné la preuve de ce que peuvent intelligence et volonté jointes pour sauver en France des chefs-d'œuvre en péril qui risqueraient de s'effacer dans l'indifférence générale. Cette association de jeunes, fondée en 1953, est un mouvement national agréé par le ministère de la Jeunesse et des Sports. A son actif, la mise en valeur du château de Guise (11<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle), dans l'Aisne; la restauration du château de Montfleaux (17<sup>e</sup>), dans la Mayenne; le déblaiement archéologique de Hérisson (14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècle), dans l'Allier, pour ne citer que quelques exemples. Le club assure des stages de formation aux jeunes de plus de 18 ans. Des équipes de recherches et de propagande existent en permanence dans diverses régions. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat du Club du Vieux Manoir.



Outre les orchestres, les troupes théâtrales et les compagnies de ballets professionnels, la Biélorussie compte beaucoup de groupes d'amateurs; ils intègrent plus de 300.000 jeunes qui trouvent ainsi une expression artistique. Ici, de jeunes musiciens amateurs jouent du tsymbaly, instrument folklorique biélorussien.

recherches et les laboratoires, ce qui représente, au total, 185 centres de recherches, avec un personnel scientifique de 17 000 spécialistes.

— 125 000 étudiants fréquentent ses 28 établissements d'études supérieures et 140 000 autres reçoivent, dans 126 technicums, une formation d'ingénieurs, de médecins, etc., tandis que 1 769 000 élèves forment les effectifs des écoles à tous les degrés.

— Pour la vie culturelle et les loisirs : 18 théâtres, 46 musées, 20 500 bibliothèques publiques avec 80 millions de livres, 5 600 clubs, 23 parcs, 5 500 projecteurs de cinéma.

— La Biélorussie publie 54 magazines et 176 journaux avec un tirage de 4 millions d'exemplaires; en 1967, 2 000 titres d'ouvrages ont été édités avec un tirage de 22 millions d'exemplaires.

château d'Argy, Indre (France). Par ailleurs, un bureau d'information vient de s'ouvrir 4, rue Froidevaux, Paris (14<sup>e</sup>). Tél. : 326-67-78 (heures de bureau).

## Andersen la fable et l'honneur

Un concours réservé aux écrivains italiens et danois a été créé par la ville de Sestri Levante, sur la côte italienne de Ligurie où séjourna longtemps le célèbre conteur danois Hans Christian Andersen. Le Prix Andersen 1968, destiné à récompenser la plus belle fable de l'année, a été décerné à notre collaboratrice Maria Remiddi, rédactrice en chef de l'édition italienne du « Courrier de l'Unesco » pour « le Testament du roi ». Deux médailles d'or ont été attribuées aux écrivains danois Arne Hartmann pour « le Golfe des Fables à bâbord » et Gudrun Hangor pour « les Phoques ». Le jumelage de Sestri Levante et d'Odense, ville natale d'Andersen, est envisagé.

## Un peintre espagnol lauréat Unesco

Le peintre espagnol Manolo Hernandez Momo a reçu le Prix de Peinture Unesco 1968, attribué tous les deux ans à un artiste dont l'influence sur l'évolution de l'art mondial justifie une distinction. Né en 1927, Momo a une place significative dans la peinture actuelle et ses tableaux sont aujourd'hui connus dans le monde entier. La reproduction à 2 500 exemplaires de l'une de ses œuvres fera désormais partie de la collection Unesco de diffusion artistique.

## L'éducation ses droits et ses devoirs

L'Unesco vient de faire paraître deux ouvrages d'un intérêt fondamental: l'un sur le droit à l'éducation (qui n'est pas encore toujours ni partout effectif), l'autre sur les rapports entre maîtres et élèves (dont on sait qu'ils subissent partout dans le monde une indiscutable évolution). L'un et l'autre sont dus à deux éminents spécialistes: Louis François, l'auteur de « Le Droit à l'éducation. Du principe aux réalisations 1948-1968 », a déjà dressé pour le « Courrier de l'Unesco » (janvier 1968) un bilan des vingt dernières années en matière de droit à l'éducation. Inspecteur général de l'Instruction publique en France, il est vice-président de la Commission nationale française pour l'Unesco. Quant à M. Jean Thomas, l'auteur de l'ouvrage intitulé « Des maîtres pour l'école de demain », il avait exposé dès septembre 1966 dans le « Courrier de l'Unesco » les inévitables mutations de la condition enseignante: ancien sous-directeur général de l'Unesco, inspecteur général au ministère de l'Éducation nationale, en France, Jean Thomas examine la portée décisive des travaux de la conférence intergouvernementale qui, en 1966, mit au point une recommandation concernant la condition du personnel enseignant. Prix de chaque volume: 3,50 F.

## Lectures

### ■ Ecologie

Cours Orian

Editions Hatier, Paris, 1968.

Prix : 14 F.

### ■ Enquête sur la jeunesse

par Georges Fouchard et Maurice Davranche

Editions Gallimard, Paris, 1968.

Prix : 5,50 F.

### ■ Initiation à l'éducation permanente

par Jean Le Veugle

Editions Privat, Toulouse, 1968.

Prix : 17,40 F.

### ■ L'Enseignement programmé et les machines à enseigner en U.R.S.S.

par A. W. Schestakow

Editions Dunod, Paris, 1968.

Prix : 45,45 F.

### ■ L'Éducation populaire en Europe

Introduction générale. I. Grande-Bretagne, par Lucien Trichaud

Les Editions ouvrières, Paris, 1968.

Prix : 21 F.

### ■ Histoire du développement culturel et scientifique de l'humanité

Volume IV. Les origines du monde moderne (1300-1775)

par Louis Gottschalk, Loren C. McKinney et Earl H. Pritchard

Editions Robert Laffont, Paris, 1968.

(Rappelons que la vente de cet ouvrage en 9 volumes est uniquement faite par souscription. S'adresser au Centre français d'édition et de diffusion, 6, rue des Saussaies, Paris (8<sup>e</sup>). Tél. : 265-31-96. Voir pour toutes précisions « Le Courrier de l'Unesco », mai 1967.)

Pour tous les ouvrages ci-dessus, adressez-vous à votre libraire. Ne pas passer de commandes à l'Unesco.

## En bref...

■ La Banque mondiale devrait prêter à la Colombie 17,2 millions de dollars pour l'équipement routier et 18,3 millions de dollars pour la modernisation du réseau de chemins de fer, afin d'y développer l'agriculture et l'industrie.

■ Selon de récentes prospections, l'océan Indien est insuffisamment exploité par les pêcheries, et les prises annuelles pourraient passer de 2 millions à 20 millions de tonnes sans dommage pour la reproduction du poisson.

■ Depuis 1962, le Pérou arrive en tête de la production mondiale des pêcheries avec 10 millions de tonnes de prises par an.

■ Nouakchott, capitale de la Mauritanie, a rendu hommage à l'Unesco et au Fonds des Nations Unies pour l'enfance en baptisant une rue « Rue de l'Unesco » et une place « Place de l'Unicef ».

# Nos lecteurs nous écrivent

## LE RAMAYANA A LA LUMIÈRE DES MYTHES ÉTERNELS

J'ai été étonné de voir que dans votre numéro consacré au Ramayana et au Mahabharata (décembre 1967) personne n'explique que le Ramayana est une représentation déguisée de la vérité cosmique.

Le Ramayana est en fait le voyage d'une âme, de la Région de Béatitude descendue dans la matière — le désir et la concupiscence, et jusqu'au fin fonds. Alors, la Voix du Silence (la voix intérieure, celle de la conscience) vient, messagère de l'Ego, et entraîne une lutte de l'âme contre les puissances du mal, et c'est le mal qui, finalement, cède. Après sa conversion, l'homme commence son voyage de retour vers « la maison du père ». A la fin du voyage, il a regagné la Région de Béatitude.

Rama est l'âme. C'est pourquoi sa naissance est surnaturelle. Sita est le corps. C'est pourquoi elle n'est pas née d'une femme, mais a jailli d'un sillon, alors que son père labourait un champ pour préparer un sacrifice.

Rama et Sita ont été bannis d'Ayodhya (qui est la Région de Béatitude, ou le ciel) et quand ils sont arrivés dans la forêt de Dandaka (la Terre), Sita devient la proie de Ravana (qui est le mal, la concupiscence, le désir, l'ignorance) ; elle est détenue à Lanka, dans le borbier de la sensualité. Alors Rama envoie Hanuman (la conscience) auprès de Sita, et lutte pour la rencontrer. Entre le bien et le mal la bataille est livrée, et Rama combat les forces du mal.

Son adversaire, Ravana, est aidé, entre autres, par Khoembhakarna, l'énorme géant qui représente la paresse (car même quand l'homme a reconnu ses erreurs de conduite, il doit encore lutter contre la paresse et la routine).

Quand Khoembhakarna est tué, Indrajit reprend le combat, lançant des flèches qui se transforment en serpents venimeux. Les forces du mal tiennent bon jusqu'à ce qu'Hanuman aille chercher l'herbe magique du mont Kalasan (l'aide d'en haut — la méditation, la contemplation, etc.). Alors commence la lutte finale contre Ravana. Il a dix têtes ; si l'une d'elles est coupée, elle repousse aussitôt (c'est-à-dire que si l'homme domine une forme du mal, il devient aussitôt victime d'une autre forme du mal. L'homme ne peut triompher du mal que s'il le vainc sous toutes ses formes à la fois). Avec l'aide divine (l'arme de Brahma), Rama combat de toute sa force et tue Ravana.

Après sa conversion, l'homme tient le corps pour intrinsèquement mauvais, et voit en lui la cause de tous ses malheurs. Il châtie le corps (Rama répudie Sita). Mais Sita se venge par l'épreuve du feu. L'homme doit apprendre que les choses du corps ne sont pas mauvaises en elles-mêmes ; elles viennent elles aussi de Dieu. Mais c'est le comportement de l'homme qui engendre le mal, quand il se sert de son corps pour satisfaire à la concupiscence, au désir et à la sensualité.

Sita justifiée, le corps et l'âme désormais ne font qu'un, et peuvent se conjurer pour atteindre à la perfection. (Soyez parfait, comme votre père dans

le ciel est parfait). Alors Rama et Sita regagnent Ayodhya (l'homme entre au ciel, la Région de Béatitude).

Telle est la conclusion originale de l'épopée. La seconde partie est plus récente, et ne poursuit pas l'histoire première.

On peut trouver des parallèles avec d'autres mythes. Persée et sa mère sont chassés d'Argos, et Persée doit vaincre le mal dans la personne de Polydectes. L'histoire du Paradis, tout comme l'Evangile, est également parallèle. Parallélisme encore dans beaucoup d'autres histoires.

Le fait que toutes ces histoires puissent être interprétées comme des mythes solaires n'ôte rien à la vérité cosmique qu'ils traduisent. Le soleil, lui aussi, descend dans un monde souterrain pour combattre les puissances du mal.

Dans cette perspective, Rama est le soleil. Il gagne son épouse en bandant son arc ; il souffre pour faire le bien à autrui ; il combat contre les puissances du mal et des ténèbres ; il l'emporte grâce à une arme magique, dont il est seul à pouvoir user. Le nom de son épouse, Sita, signifie en fait sillon (en d'autres termes, la Terre épousée par le Soleil).

Cette dualité de la vérité a été découverte il y a bien longtemps, et a donné naissance à l'adage « Tel en haut qu'en bas ».

Quand il réfléchit sur le Ramayana, le lecteur peut sans doute trouver que nombre d'épisodes et nombre de personnes lui sont plus intelligibles s'il se sert de la clef que nous venons d'employer. Encore une fois, je m'étonne qu'aucun des savants auteurs qui ont écrit dans le « Courrier de l'Unesco » n'ait expliqué le Ramayana comme l'expression d'une vérité éternelle.

**Dr H. Bongers**  
Bilthoven  
Pays-Bas

## ET TOI AUSSI, MASSILIA

Pourriez-vous consacrer un article dans l'un de vos prochains numéros au site archéologique de Marseille, qui vient d'être découvert récemment et risque de disparaître pour être remplacé par des immeubles modernes. J'estime que la municipalité peut trouver de la place ailleurs.

**C. Bonnafour**  
Maisons-Alfort, France

## LA REGRETTABLE EVANESCENCE DE LA DISTRIBUTION

Recevez mes félicitations pour « Le Courrier » du mois de septembre-octobre consacré au Japon à l'occasion de la commémoration de la Restauration Meiji.

Vos intéressants articles, dans chaque numéro du « Courrier » me permettent non seulement d'enrichir mes connaissances, en me donnant beaucoup de satisfactions, mais indiquent aussi combien de problèmes urgents doivent être résolus.

On ne peut regretter qu'une chose : il est difficile de recevoir le « Courrier

de l'Unesco ». Quand vient le temps de la parution de votre revue mensuelle, je cours jour après jour à la librairie, mais souvent j'entends la triste voix de la vendeuse : « Je regrette, cher Monsieur, mais on a déjà vendu « Le Courrier » ce matin. » Il me reste alors l'espoir de le recevoir le mois suivant.

**M. Jozef Wyzott**  
Chorzow II, Pologne

## LES AMITIÉS DES ANTIPODES

En mai 1968, mon mari et moi avons fait un voyage de quelque six semaines sur un navire espagnol qui allait de Southampton, via l'Espagne, vers l'Amérique du Sud, Trinidad et la Jamaïque. Nous avons voyagé en classe touriste, et nous étions les seuls « Blancs » parmi quelque 400 passagers de diverses et intéressantes couleurs. Comme nous vivions au fond de la campagne anglaise, nous n'avions rencontré que bien peu de gens des Antilles, et nous eûmes là l'une des expériences les plus passionnantes et les plus enrichissantes de notre vie. Nous vivions avec nos amis, nous partagions nos repas avec eux, et nous nous sommes trouvés étroitement mêlés à leur vie. De la mienne, je n'avais trouvé une telle amitié. Où que nous allions, nous étions accueillis avec un grand sourire. On ne peut se sentir seul ou malheureux parmi ces gens. Et c'est cette chaleur que je ne puis oublier.

**Ilse Majer - Williams**  
Cheltenham, Angleterre

## POUR LES ÉTUDIANTS

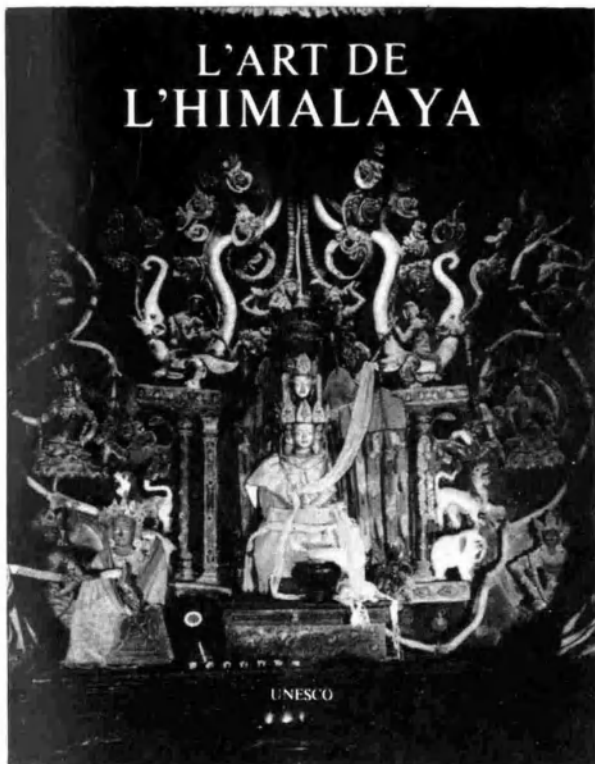
### D'AFRIQUE DU SUD

Je tiens à remercier les étudiants de l'Université de l'East Anglia qui ont créé un fonds d'aide boursière pour les étudiants non-blancs d'Afrique du Sud. Ce sera là un appréciable appoint aux fonds de solidarité déjà créés par des institutions sud-africaines pour nos compatriotes. Une liste établie par le Centre d'information pour l'enseignement (P.O. Box 97) à Johannesburg donne des renseignements sur les diverses possibilités offertes aux étudiants non-blancs ; il existe 198 fonds qui donnent une ou plusieurs bourses annuellement aux étudiants non-blancs. Des prêts et des subventions sont également accordés par les universités et les collèges.

Notre association du Fonds d'Entraide pour les étudiants est l'une des plus petites de ces institutions, mais les capitaux dont elle dispose s'accroissent régulièrement. En 1968 nous avons aidé cinq étudiantes non-blanches, dont l'une avait ses diplômes alors que les quatre autres les préparaient. De plus, certaines de nos sections dispensent directement leurs bourses aux étudiants non-blancs. Si les étudiants de l'Université de l'East Anglia désirent plus de renseignements à ce sujet, je serai heureuse de les leur donner.

**Eleanor Chaplin**  
présidente  
de l'Association sud-africaine  
des Universités féminines  
Durban, Afrique du Sud

# L'ART DE L'HIMALAYA



296 pages

Format 26 x 34 cm

Reliure pleine toile sous jaquette couleur

Prix : 140 F

## Vient de paraître

Le premier volume  
de la nouvelle  
collection

# LIVRES D'ART UNESCO

## L'ART DE L'HIMALAYA

par Madanjeet Singh

Diffusion Weber  
90, rue de Rennes, Paris

En vente dans toutes  
les librairies

- 140 illustrations en couleur et 40 en noir et blanc
- Une passionnante étude d'une époque peu connue de l'art de l'Asie
- Peintures murales et sculptures du Népal, du Sikkim, du Bhoutan et d'autres régions de l'Himalaya
- Un prestigieux recueil d'œuvres d'art jusqu'ici jamais photographiées

## Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

★  
**ALBANIE.** N. Sh. Botimeve, Naim Frasheri, Tirana.  
— **ALGÉRIE.** Institut Pédagogique National, 11, rue Ali-Haddad, Alger. — **ALLEMAGNE.** Toutes les publications : R. Oldenbourg Verlag, Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. Unesco Kurier (Edition allemande seulement) Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650. (DM 12). — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C<sup>o</sup> Spengergasse 39, Vienne V. (AS 82). — **BELGIQUE.** Toutes les publications : Editions « Labor », 342, rue Royale, Bruxelles 3. Standaard. Wettenschappelijke Uitgeverij, Belgiele 147, Antwerpen 1. Seulement pour « le Courrier » (170 FB) et les diapositives (488 FB) : Jean de Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 3 380.00. — **BRESIL.** Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo. Caixa Postal 4081-ZC-05. Rio de Janeiro, Guanabara. — **BULGARIE.** Raznoiznos 1, Tzar Assen, Sofia. — **CAMBODGE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Boulloche, Phnom Penh. — **CAMEROUN.** Papeterie Moderne, Maller & Cie, B. P. 495, Yaoundé. — **CANADA.** Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (\$ 4,00). — **CHILI.** Toutes les publications : Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. « Le Courrier » seulement : Comisión Nacional de la Unesco, Mac-Iver 764, dpto. 63, Santiago (E\*). — **REP. DEM. DU CONGO.** La Librairie, Institut politique congolais. B. P. 23-07, Kinshasa. — **COTE-D'IVOIRE.** Centre d'Édition et de Diffusion Africaines. Boîte Postale 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norregade 1165 Copenhagen K (D. Kr. 20). — **ESPAGNE.** Toutes les publications : Libreria Científica Medicaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid, 14. Pour « le Courrier de l'Unesco » : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate 15 Madrid. (Pts 180). Sous-agent : « le Courrier ». Ediciones Liber, Apartado de correos, 17, Ondárrazo (Vizcaya). — **ÉTATS-**

**UNIS.** Unesco Publications Center, P.O. Box 433, New York N.Y. 10016 (\$ 5). — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (Fmk 11,90). — **FRANCE.** Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris. C.C.P. 12.598-48. (F. 12). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — Librairie Eletcheroudakis, Nikkis, 4, Athènes. — **HAÏTI.** Librairie « À la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U 22, Budapest V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Budapest VI. Népköztársasag U. 16. — **ILE MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Str. Port-Louis. — **INDE.** Orient Longmans Ltd. : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Nicol Road, Ballard Estate, Bombay 1; 36a, Mount Road, Madras 2. Kanson House, 3/5 Asaf Ali Road, P.O. Box 386, Nouvelle-Delhi 1. Indian National Commission for Unesco, att., The Librarian Ministry of Education, "C" Wing, Room 214, Shastri Bhawan, Nouvelle Delhi 1. Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16. Scindia House, Nouvelle Delhi. (R. 13.50) — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstore : 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. — **ITALIE.** Toutes les publications : Libreria Commissionaria Sansoni, via Lamarmora, 45. Casella Postale 552, 50121 Florence, et, sauf pour les périodiques : Bologne : Libreria Zanichelli, Piazza Galvani 1/h. Milan : Hoepli, via Ulrico Hoepli, 5. Rome : Libreria Internazionale Rizzoli Galleria Colonna, Largo Chigi. Diffusione Edizioni Anglo-Americane, 28, via Lima, 00198, Rome. Turin : Librairie Française, Piazza Castello 9. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd, 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 5050, Tokyo International, 100 31. — **LIBAN.** Librairie Antoine, A. Naulfal et Frères, B. P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. (170 F. L.). — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache. Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. « Le Courrier » seulement : Service des œuvres post et périscolaires, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie Populaire du Mali, B. P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed-V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : Pour les membres du corps enseignant : Commis-

sion nationale marocaine pour l'Unesco, 20 Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324.45). — **MARTINIQUE.** Librairie J. Bocage, rue Lavoisier. B.P. 208, Fort-de-France — **MEXIQUE.** Editoria Hermes Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique (Ps. 30). — **MONACO.** British Library, 30, bid des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda., Caixa Postal 192, Beira. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : A.S. Bokhjornet, Akersgt 41 Oslo 1. Pour « le Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteraturjeneste Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex. Av. de la Victoire, Immeuble Paimbouc, Nouméa. — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 10). — **POLOGNE.** Toutes les publications : ORWN PAN. Palac Kultury, Varsovie. Pour les périodiques seulement : « RUSH » ul. Wronia 23 Varsovie 10. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **RÉPUBLIQUE ARABE UNIE.** Librairie Kasr El Nil 3, rue Kasr El Nil, Le Caire. Sous-agent : la Renaissance d'Égypte, 9 Tr. Adly Pasha, Le Caire. — **ROUMANIE.** Cartimex, P.O.B. 134-135, 126 Calea Victoriei, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (20/-). — **SÉNÉGAL.** La Maison du livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « le Courrier » seulement : The United Association of Sweden, Vasagatan 15-17, Stockholm, C. — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zürich. C.C.P. Zurich VIII 23383. Payot, 6, rue Grenus 1211 Genève, 11 C.C.P. 1-236. Pour « le Courrier » seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, C.C.P. 12-4811 (FS. 12). — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement. B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 2. (Exposition permanente); Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka, 4, Prague 1. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. U.R.S.S. Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguayua, S.A. Maldonado, 1092, Montevideo. — **VIETNAM.** Librairie Papeterie Xuan Thu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YUGOSLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazijske 27, Belgrade. Drzavna Zaluzba Slovenije, Mestni Trg. 26, Ljubljana.

# DANS LES SOLITUDES DE L'HIMALAYA

Un sauvage désert de rocaïlle à plus de 3 000 mètres d'altitude, dans l'Himalaya : c'est là que des moines bouddhistes construisirent au 16<sup>e</sup> siècle le monastère de Kyé, dans la région de l'Himachal Pradesh (nord de l'Inde). Il recèle, comme bien d'autres couvents et sanctuaires d'accès très difficile, sur les chaînes de l'Himalaya, des trésors d'art que les expéditions d'un savant, Madanjeet Singh, viennent de révéler au monde (voir page 14).

Photo © Madanjeet Singh

